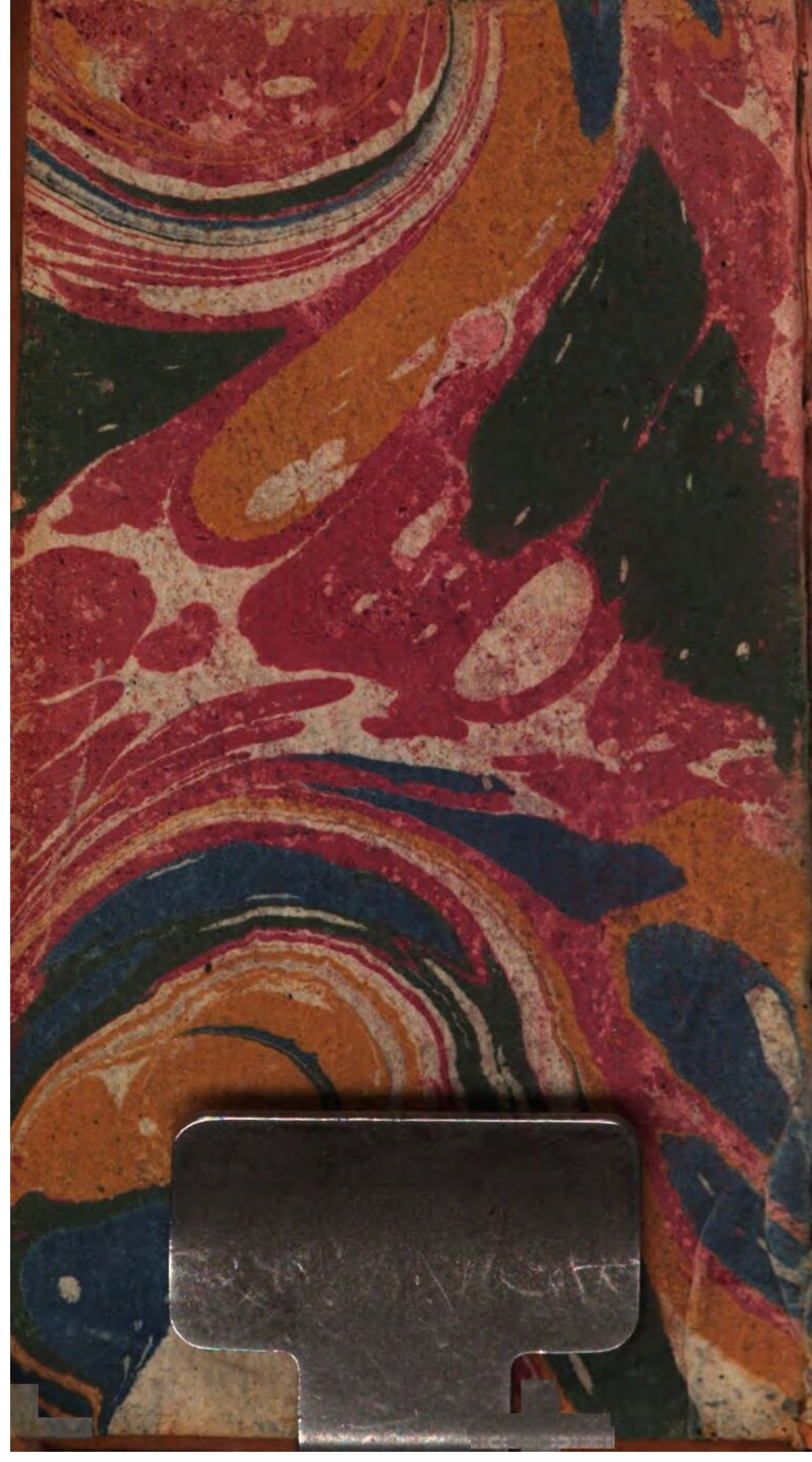
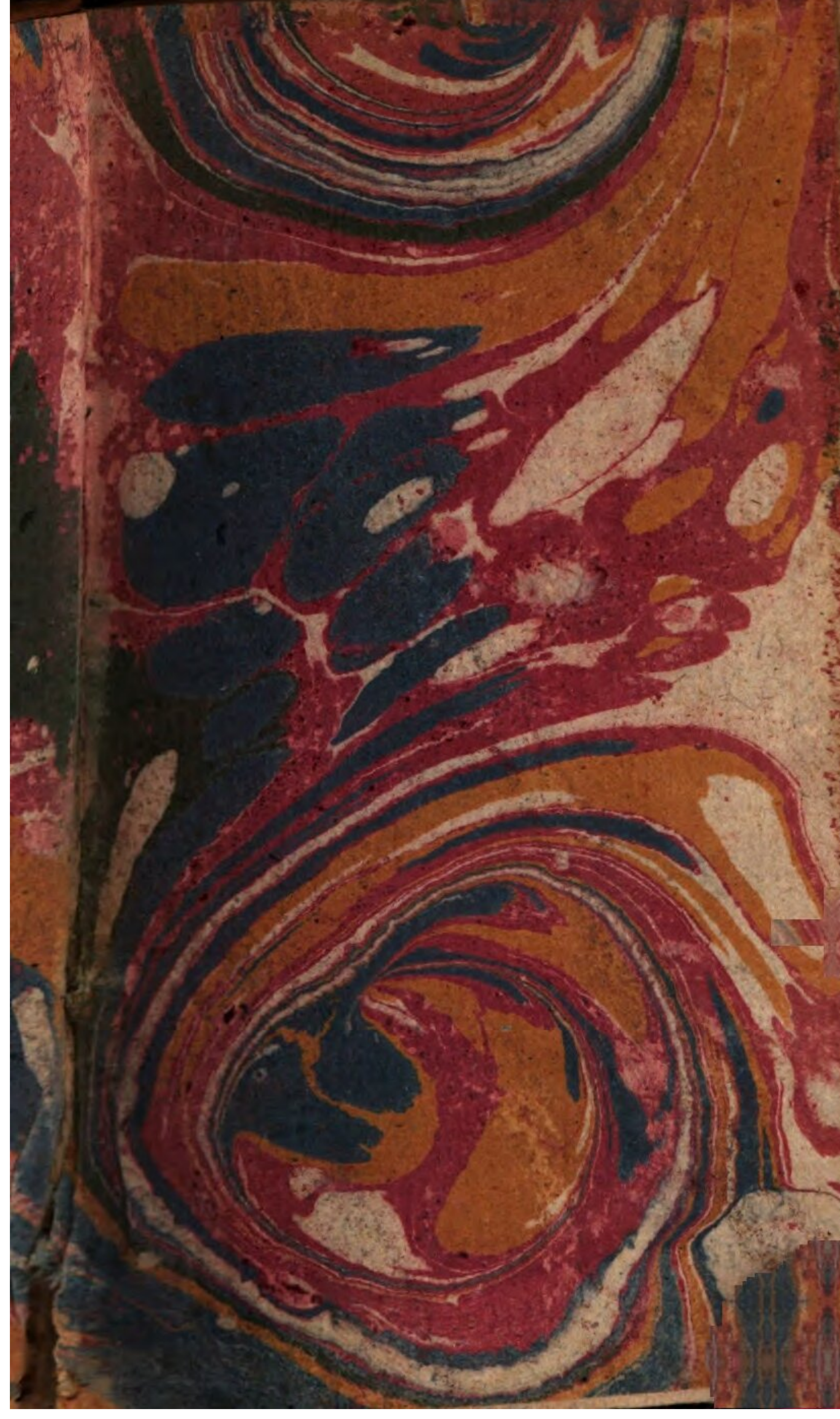


Rem. IV.

1652





Rem^{te} Boufflers
1652

Hannibal Jean
de

Cohan 180



C. P. Marillier del.

1782

N. De Launay sc.

LA REINE DE GOLGONDE.

Conte de Boufflers.

ŒUVRES

DU

CHEVALIER

DE

BOUFFLERS.



A GENEVE.



M. DCC. LXXII.

Bayerische
Staatsbibliothek
München



ÉPIÔTRE.

PAR votre ordre , belle Eliante ,
Je vais du léger Hamilton ,
Avec une voix glapissante ,
Essayer de prendre le ton .
Il avoit une tendre Lyre ,
Dont il jouoit adroitement ,
Même au milieu de son délire ;
Moi , je n'ai qu'un Sistre Allemand ,
Et les sons aigres que j'en tire ,
Ne peuvent , à ce que je crois ,
Trop bien accompagner ma voix .
Mais , sans m'arrêter davantage ,
Je vais vous raconter comment
Aline auprès de son village ,
Troqua , dans un vallon charmant ,
Son innocence & son laitage
Contre un vilain petit enfant .
Vous , en pareille circonstance ,
Voici ce que vous auriez fait ;
Vous auriez mangé votre lait ,
Et conservé votre innocence .
Aline , de cet enfant - là ,
Dont le hasard m'avoit fait père ,
Fit à ses parens un mystère ;
Mais sa taille à la fin parla .
Sa mere même apprit par - là

Qu'elle feroit trop tôt grand'mere.
J'ai remarqué que les parens
Ont tous un singulier caprice;
Ils veulent qu'on les avertisse
Avant de faire des enfans;
Mais il est rare qu'on le puisse.
Mon Aline n'avertit pas,
Faute d'avoir prévu le cas.
La maudite mere en furie,
Donne cent coups à ma beauté,
Son doux visage est souffleté,
Sa gorge d'albâtre est meurtrie;
Et, pour comble de cruauté,
Mon brutal beau-pere irrité,
Chasse à jamais de sa patrie
Aline & ma postérité.
Cependant, malgré ce tapage,
Pour Aline rassurez-vous.
Le Ciel est toujours assez doux
Pour la beauté qui n'est pas sage;
Et jamais un joli visage
Ne fut, dit-on, mangé des loups.
D'Aline, une ville inconnue
Reçut un petit citoyen:
Par-tout elle fut bien reçue,
Elle ne manqua plus de rien;
Et des gens, qui depuis l'ont vue,
M'ont dit qu'elle se portoit bien.



LA REINE
DE GOLCONDE.
C O N T E.



J E m'abandonne à vous, ma plume :
jusqu'ici mon esprit vous a conduite ;
conduisez aujourd'hui mon esprit, &
commandez à votre maître.

Le Sultan des mille & une nuits inter-
rogeoit Dinazarde, le Géant Molinos,
son Bélier, & on leur contoit des
histoires : contez - m'en aussi quelqueune
que je ne sache pas. Il m'est égal que
vous commenciez par le milieu ou par
la fin.

Pour vous, mes Lecteurs, je vous avertis d'avance que c'est pour mon plaisir, & non pour le vôtre que j'écris. Vous êtes entourés d'amis, de maîtresses & d'amans; vous n'avez que faire de moi pour vous amuser; mais moi, je suis seul, & je voudrois bien me tenir bonne compagnie moi-même.

Arlequin, en pareil cas, appelle Marc-Aurele, *Imperator Romano*, à son secours pour s'endormir; moi, j'appelle la REINE DE GOLCONDE pour me réveiller.

J'étois dans un âge où un univers nouveau se déploie à des organes à peine développés, où de nouveaux rapports nous lient aux êtres qui nous environnent, où des sens plus attentifs, où une imagination plus ardente nous fait trouver de plus vrais desirs dans de plus douces illusions: j'avois quinze ans en un mot, & j'étois loin de mon Gouverneur sur un grand cheval anglois,

à la queue de vingt chiens courans , qui chassoient un vieux sanglier : jugez si j'étois heureux. Au bout de quatre heures , ces chiens tomberent en défaut , & moi aussi. Je perdis la chasse. Après avoir long-temps couru à toute bride , comme mon cheval étoit hors d'haleine , je descendis ; nous nous roulâmes tous deux sur l'herbe ; ensuite il se mit à brouter , & moi à dormir.

Je déjeûnai avec du pain & une perdrix froide , dans un vallon riant , formé par deux côteaux couronnés d'arbres verts. Une échappée de vue offroit à mes yeux un hameau bâti sur la pente d'une colline éloignée , dont une vaste plaine , couverte de riches moissons & d'agréables vergers , me séparoit.

L'air étoit pur , & le ciel serein , la terre encore brillante des perles de la rosée ; & le soleil , à peine au tiers de sa course , ne causoit encore que des

feux tempérés , qu'un doux zéphyr modérait par son haleine.

Où sont ces amateurs de la nature , qui savent si bien jouir d'un beau temps & d'un joli paysage ? C'est pour eux que je parle ; car , pour moi , j'étois alors moins occupé de cet objet , que d'une paysanne en corset & en cotillon blanc , que je voyois venir de loin avec un pot au lait sur sa tête. Je la vis avec un secret plaisir , passer sur une planche qui servoit de pont au ruisseau , & suivre un sentier qui devoit conduire ses pas auprès de l'endroit où j'étois assis. En approchant , elle me parut d'une grande fraîcheur ; & , sans rien concevoir de ce qui se passoit au-dedans de moi , je me levai pour aller à sa rencontre. Chaque pas que je faisois l'embellissoit à mes yeux , & bientôt j'eus regret à tous ceux que j'aurois pu faire pour la voir plutôt. La Georgie

& la Circassie ne produisent que des monstres en comparaison de ma petite laitiere, & jamais une créature aussi parfaite n'avoit orné l'univers. Ne sachant quel compliment lui faire pour entrer en conversation avec elle, je lui demandai à boire un peu de son lait pour me rafraîchir. Je lui fis ensuite quelques questions sur son village, sur sa famille, sur l'âge qu'elle avoit; elle me répondit à tout avec une naïveté & une grace qui rendoient ses paroles dignes de sortir de sa bouche.

Je sus qu'elle étoit du hameau voisin, & qu'elle s'appelloit Aline. Ma chere Aline, lui dis-je, je voudrois bien être votre frere: (ce n'est pas cela que je voulois dire.) Et moi, je voudrois bien être votre sœur, me répondit-elle. Ah! je vous aime pour le moins autant que si vous l'étiez, ajoutai-je en l'embrassant. Aline voulut se défendre de mes caresses; &, dans les efforts qu'elle fit, son pot

tomba , & son lait coula à grands flots dans le sentier. Elle se mit à pleurer ; & , se dégageant brusquement de mes bras , elle ramassa son pot , & voulut se sauver. Son pied glissa sur la voie lactée ; elle tomba à la renverse ; je volai à son secours , mais inutilement. Une puissance plus forte que moi m'empêcha de la relever , & m'entraîna dans sa chute..... J'avois quinze ans , & Aline quatorze ; c'étoit à cet âge & dans ce lieu , que l'amour nous attendoit pour nous donner ses premières leçons. Mon bonheur fut d'abord troublé par les pleurs d'Aline ; mais bientôt sa douleur fit place à la volupté , elle lui fit aussi verser des larmes. Et quelles larmes ! ce fut alors que je connus vraiment le plaisir , & le plaisir plus grand d'en donner à ce qu'on aime.

Le temps , qui sembloit avoir cessé d'exister pour nous , suivoit sa marche pour le reste de la nature , & le soleil ,

incliné vers l'horison, rappelloit les bergers à leurs cabanes, & les troupeaux à leurs étables : l'air retentissoit du son des cornemuses & des chants des travailleurs qui retournoient au repos. Il est temps que je m'en aille, dit Aline ; car ma mere me battroit. Je respectois encore ma mere dans ce temps-là ; je n'eus pas l'esprit de la désabuser du respect qu'elle avoit pour la fienne. J'ai perdu mon lait & mon honneur, ajouta-t-elle ; mais je vous le pardonne. Allez, lui dis-je, vous êtes plus blanche que n'étoit votre lait, & le plaisir vaut mieux que l'honneur. Je lui donnai le peu d'argent que j'avois sur moi, & un anneau d'or que je portois au doigt ; elle me promit de ne jamais le perdre. Nos visages toujours collés l'un contre l'autre, se séparèrent humides de larmes & de baisers. Je remontai à cheval ; &, après avoir suivi aussi loin que je pus des yeux ma cher Aline, je fis mes der-

niers adieux aux lieux consacrés par mes premiers plaisirs , & je revins au château de mon pere , bien fâché de n'être point un petit payfan du hameau d'Aline.

J'avois bien résolu de ne plus aller à la chasse ailleurs que dans ce charmant vallon , & de faire grace , en faveur de la belle Aline , à tout le gibier de la province : mais ces projets , si chers à mon cœur , s'évanouirent comme un songe. J'appris en arrivant , que des nouvelles imprévues forçoient mon pere à partir le lendemain pour Paris. Il m'emmena avec lui ; j'embrassai ma mere en pleurant ; mais c'étoit Aline que je pleurois.

Le temps ronge l'acier & l'amour : j'étois inconsolable en partant , je suis consolé en arrivant ; à mesure que je m'éloigne d'Aline , Aline s'éloigne de mon esprit ; & la joie d'entrer dans un monde nouveau , me fit oublier les délices

de celui que je quittois. Le libertinage & l'ambition remplacèrent l'amour dans mon cœur. Je servis six pénibles campagnes , dans lesquelles je reçus de grandes blessures & de petites récompenses ; je revins à Paris me dédommager dans le service des belles , de tout ce que j'avois souffert aux services de l'Etat.

Sortant un jour de l'opéra , je me trouvai par hasard à côté d'une jolie femme qui attendoit son carrosse. Après m'avoir regardé avec attention , elle me demanda si je la reconnoissois ; je lui répondis que j'avois le bonheur de la voir pour la première fois. Regardez-moi bien , dit - elle. L'ordre n'est pas dur , répondis-je , & votre visage saura bien vous faire obéir ; mais plus je vous regarde , plus je trouve de différence entre tout ce que j'ai vu jusqu'à présent & ce que je vois à cette heure. Mais puisque mes traits mêmes ne vous

rappellent point , dit-elle , peut-être que mes mains seront plus heureuses. Alors ôtant son gant , elle me montra l'anneau que j'avois jadis donné à la petite Aline : l'étonnement m'ôta la parole. Son carrosse arriva , elle me dit d'y monter avec elle , je la suivis.

Voici son histoire.

« Vous vous souvenez peut-être encore
» de mon pot au lait , & de tout ce
» que je perdis avec lui. Vous ne saviez
» ce que vous faisiez , ni moi non plus ;
» mais je fus bientôt après que c'étoit
» un enfant : ma mere s'en apperçut
» aussi , & me chassa de la maison ; je
» m'en allai , demandant l'aumône à la
» ville voisine , où une vieille femme
» me retira. Elle me servoit de mere ,
» & je lui servis de niece ; elle eut
» soin de me parer & de me produire ;
» je répétois souvent , par son ordre ,
» les leçons que vous m'aviez données ;
» & comme vous aviez eu pour successeur

„ immédiat le curé du lieu , votre fils
„ lui échut en partage. Il en a fait
„ depuis un très-joli enfant de chœur.
„ Ma tante , espérant que ma beauté
„ lui feroit encore plus utile dans une
„ grande ville , me mena à Paris , où
„ après avoir passé par plusieurs mains
„ différentes , je tombai dans celles d'un
„ vieux président : une des premières
„ personnes de l'Etat pour la dignité ,
„ étoit une des dernières pour l'amour ;
„ & il se trouvoit réduit à bien peu
„ de chose , quand il étoit dépouillé de
„ sa perruque , de sa fimarre & de son
„ porte-feuille. Cependant le peu qui
„ restoit m'aima à la folie , & nous
„ combla , ma tante & moi , d'argent
„ & de pierreries. Ma tante mourut ,
„ j'en héritai ; j'avois environ vingt
„ mille livres de rente & beaucoup
„ d'argent comptant ; je trouvai le
„ métier que j'avois fait jusqu'alors
„ ennuyeux , je voulus faire celui

» d'honnête - femme , qui a auffi fon
» ennui. Pour deux louis que je donnai
» à un généalogifte , je fus une fille
» d'assez bonne maison. Quelques liai-
» sons que je formai avec des gens de
» lettres , me valurent la réputation
» d'esprit , peut-être même un peu d'es-
» prit. Enfin , un homme de naissance ,
» riche de plus de cent mille livres de
» rente , crut foiblement payer ma
» vertu , en m'épousant , & la pauvre
» Aline est à présent , pour le public ,
» *la Marquise de Castelmont* ; mais ,
» pour vous , *la Marquise de Castelmont*
» veut encore être Aline. »

Et qui avez-vous plus aimé , lui dis-je ,
de tout ce que vous avez connu ?
« Pouvez - vous me le demander , me
» répondit - elle ? J'étois simple , quand
» vous m'avez vue ; & je ne l'étois
» plus quand j'en ai vu d'autres. J'avois
» commencé à me parer , je n'étois
» plus si belle , j'avois besoin de plaire ,

» je ne pouvois plus aimer. L'art nuit
» à tout ; le rouge que nous mettons
» décolore nos joues ; les sentimens que
» nous affectons refroidissent nos cœurs.
» Je n'ai aimé que vous ; & , quoiqu'il
» soit aisé d'être plus fidelle que moi,
» il feroit impossible d'être plus conf-
» tante. Votre idée , toujours présente
» à mon esprit , dans les infidélités que
» je vous faisois , en empoisonnoit pres-
» que toujours le plaisir. J'avouerais cepen-
» dant qu'elle leur prêtoit de temps en
» temps des charmes. „

J'eus une véritable joie de retrouver
ma cher Aline ; nous nous embrassâmes
avec les mêmes transports que dans ces
temps heureux où nos levres n'avoient
point encore rencontré d'autres levres,
& où nos cœurs répondoient aux pre-
mieres invitations de la volupté. Nous
arrivâmes chez elle ; j'y restai à souper ;
& , comme M. de Castelmont étoit
absent, je survécus à toute la compagnie,

& j'usai de mes droits. L'amour fuit les alcoves dorées & les lits superbes, il aime à voltiger sur l'émail des prairies & à l'ombre des vertes forêts. Mon bonheur se borna donc à passer la nuit entre les bras d'une jolie femme; mais elle ne s'appelloit, & n'étoit plus Aline.

Amans qui voulez connoître l'amour, ou seulement la volupté, n'allez point en bonne fortune avec des lettres du ministre dans votre poche, qui vous forcent à partir pour l'armée. C'est dans ces circonstances que je vis Madame de Castelmont, & j'y perdis beaucoup. Jusqu'à quand la trompeuse voix de la gloire rendra-t-elle odieux ce doux repos & ces tendres plaisirs? Jusqu'à quand préférera-t-on la guerre à l'amour? Je ne faisois point encore ces sages réflexions. Quand on est Brigadier, comme je l'étois, on pense plutôt à devenir maréchal-de-camp que philosophe; &, malgré toute la sévérité des ministres,

on en est ordinairement plus près. J'entraî donc dans ma chaise en sortant de chez Madame de Castelmont, & je volai avec plaisir à de nouveaux ennuis.

Après avoir été quinze ans loin de ma patrie, après avoir essuyé à la fois bien des coups de fusil & beaucoup d'injustices, je passai aux Colonies en qualité de Lieutenant-Général.

Je laisse aux poètes & aux Gascons le soin d'essuyer & de décrire des tempêtes; pour moi j'arrivai sans accident; tout étoit calme à mon arrivée, & mon séjour dans les Indes ressembloit plutôt à un voyage de plaisir qu'à une commission militaire. N'ayant donc rien à faire, je parcourus les différens Royaumes qui partagent ce vaste pays, & je m'arrêtai en Golconde; c'étoit alors le plus florissant Etat de l'Asie. Le peuple étoit heureux sous l'empire d'une femme, qui gouvernoit le Roi par sa beauté, & le Royaume par sa sagesse.

Les coffres des particuliers & ceux de l'Etat étoient également pleins. Le payfan cultivoit sa terre pour lui, ce qui est rare ; & les trésoriers ne recevoient point le revenu de l'Etat pour eux, ce qui est encore plus rare. Les villes ornées d'édifices superbes , & plus embellies encore par les délices qui y étoient rassemblées , étoient pleines d'heureux citoyens, fiers de les habiter ; les gens de la campagne y étoient retenus par l'abondance & la liberté qui y régnoient, & par les honneurs que le gouvernement rendoit à l'agriculture ; les grands enfin étoient enchantés à la cour par les beaux yeux de leur Reine, qui favoit l'art de récompenser leur fidélité sans épuiser les trésors publics : art infailible & charmant, dont les Reines usent trop peu à mon gré, & dont le Roi son époux ignoroit qu'elle se servît. J'arrivai à cette cour, & j'y fus reçu avec tout l'agrément

possible. J'eus d'abord une audience publique du Roi, ensuite de la Reine qui, m'ayant apperçu, baissa son voile. Sur sa réputation, je l'avois soupçonnée de ne rien voiler; je fus très-étonné de cette réception: au reste, elle me reçut fort bien, & je n'eus à me plaindre que de n'avoir pas vu son visage, que je mourois d'envie de voir; d'abord, parce qu'on le disoit fort beau; ensuite, parce que tout ce qui appartient à une grande Reine est fort curieux.

De retour chez moi, je trouvai un officier qui me proposa de me faire voir le lendemain les jardins & le parc qui environnoient le palais; j'acceptai la partie: nous nous levâmes avec le soleil, & il me mena par de superbes allées, dans une espece de bois touffu où les myrthes, les acacias & les orangers mêloient leurs odeurs & leurs feuillages. Nous trouvâmes un cheval attaché à un de ces arbres; mon guide monta légèrement

dessus , & ayant sonné une fanfare avec une trompe qu'il portoit sur lui , il s'enfuit à toute bride. Je suivis la route où j'étois , très-étonné de la conduite de l'officier , & ne pouvant concevoir qu'il y eût un pays où ce fut l'usage de mener perdre les gens , au lieu de les mener promener ; mais quelle fut ma surprise , quand , arrivé à la lisière du bois , je me trouvai dans un lieu parfaitement semblable à celui où j'avois jadis connu pour la première fois Aline & l'amour ! C'étoit la même prairie , les mêmes côteaux , la même plaine , le même village , le même ruisseau , la même planche , le même sentier ; il n'y manquoit qu'une laitrière , que je vis paroître avec des habits pareils à ceux d'Aline , & le même pot au lait. Est-ce un songe , m'écriai-je ? Est-ce un enchantement ? Est-ce une ombre vaine qui fait illusion à ma vue ? Non , me répondit-elle , vous n'êtes ni endormi ,

ni enforcelé, & vous verrez tout-à-l'heure que je ne suis point un fantôme ; c'est Aline , Aline elle-même qui vous a reconnu hier, & qui n'a voulu être connue de vous que sous la forme sous laquelle vous l'aviez aimée. Elle vient se délasser avec vous du poids de sa couronne , en reprenant son pot au lait : vous lui avez rendu l'état de laitiere plus doux que celui de Reine. J'oubliai la Reine de Golconde , & je ne vis qu'Aline , nous étions tête-à-tête alors ; les Reines sont des femmes ; je retrouvai ma première jeunesse , & je traitai Aline comme si elle avoit conservé la sienne , parce que les Reines sont toujours censées ne la perdre jamais.

Après cette agréable reconnoissance, Aline reprit ses habits de Reine , qu'une esclave de confidence , qui l'avoit suivie , lui rapporta. Nous rentrâmes dans le palais , où je lui vis recevoir toute sa cour avec une grace & une bonté qui

charmoient tout ce qui l'approchoit. Elle regardoit les uns, parloit aux autres, fourioit à tous ; en un mot, elle avoit bien l'air d'être maîtresse de tout le monde, mais elle ne paroissoit la Reine de personne. Après le dîner, pendant lequel tout le monde mangea avec elle, je la suivis dans une salle séparée, où m'ayant fait asseoir à côté d'elle, elle me conta ainsi ses dernières aventures.

“ Le marquis de Castelmont fut tué en duel, environ trois mois après votre départ, & il laissa sa veuve défolée avec quarante mille écus de rente pour toute consolation. Une partie de ses biens étoit en Sicile, & exigeoit, disoit-on, ma présence. Je m'embarquai avec joie pour ce voyage ; mais un vent contraire força ma frégate de relâcher sur une côte éloignée, où un vaisseau encore plus contraire la prit & l'emmena. C'étoit un vaisseau turc, dont le capitaine fit à l'équipage, tous les mauvais traitemens,
&

& à moi tous les bons dont les Turcs sont capables : il me conduisit à Alger, de-là à Alexandrie où il fut empalé. Je fut vendue comme esclave avec toute sa maison, & tombai en partage à un marchand indien, qui me conduisit ici & me fit apprendre la langue du pays, dans laquelle je fis en peu de temps de grands progrès. J'avois connu la misere, mais point le malheur, & je ne pus supporter l'esclavage : je me sauvai de chez mon maître sans savoir où j'allois ; je fus rencontrée par des Eunuques, qui, me trouvant belle, m'amenerent au Roi. J'eus beau demander grace pour ma vertu, je fus enfermée dans le sérail ; & dès le lendemain je reçus de tout ce qui m'entouroit, les honneurs de sultane favorite que le Roi m'avoit accordés pendant la nuit : bientôt la passion du Roi n'eut plus de bornes, & mon autorité n'en eut pas davantage. La Golconde, accoutumée à obéir aux

arrêts que je dictois du fond du sérail, me vit sans étonnement devenir l'épouse de son Souverain, qui n'étoit depuis long-temps que mon premier sujet. Je me suis ressouvenue dans mon petit palais, de ce petit village où j'avois conservé mon innocence, & sur-tout de ce charmant vallon où je la perdis; j'ai voulu retracer à mes yeux l'image intéressante de mes premières années & de mes premiers plaisirs. C'est moi qui ai bâti ce hameau que vous avez vu dans l'enceinte de mon parc; il porte le nom de mon ancienne patrie, & tous ses habitans sont traités comme mes parens & mes amis; je marie tous les ans un certain nombre de leurs filles, & souvent j'admets le plus vieux d'entr'eux à ma table, pour me retracer le tableau de mon vieux pere & de ma pauvre mere, que j'aimerois à respecter si je la possédois encore; les herbes de la prairie ne sont jamais

foulées que par les danses des jeunes garçons & des jeunes filles du hameau ; la coignée respectera , tant que je vivrai , ces arbres imitateurs de ceux qui prêterent leur ombre à nos amours , & mes habits de payfanne , conservés avec mes ornemens royaux , ne cessent , au milieu de l'éclat qui m'environne , de me rappeler ma première obscurité. Ils me forcent à respecter une condition dans laquelle j'ai été moins méprisable , que dans toutes celles auxquelles je me suis élevée depuis ; ils m'apprennent à respecter l'humanité par - tout ; ils m'instruisent à régner. „

O la charmante Princesse que celle de Golconde ! elle étoit tout-à-la-fois bonne Reine , bon Roi , bonne femme , & bon philosophe ; elle étoit encore plus , elle étoit bonne jouissance. Hélas ! je ne le fus que pendant quinze jours , au bout desquels je fus surpris avec elle par son mari lui-même , & obligé

de fortir de son Royaume par la fenêtre de sa chambre à coucher. Je repartis peu de temps après pour la France, où je parvins aux plus grandes dignités & aux plus grandes disgraces, ne méritant ni les unes, ni les autres. J'ai erré depuis, sans fortune & sans espérance, de pays en pays; enfin, je vous ai rencontrée dans ce désert, où je compte me fixer, puisque je trouve tout à la fois une solitude & une société.

Mon lecteur a peut-être cru jusqu'à présent que c'étoit à lui que je contoie cette histoire; mais comme il ne m'en a point prié, il trouvera bon que ce récit s'adresse à une petite vieille, vêtue de feuilles de palmier, ancienne habitante du désert où je suis retiré, & qui m'avoit demandé de lui conter mes aventures les plus intéressantes. Elles ont pu ennuyer ceux qui les ont lues; mais elles furent écoutées de la vieille avec une attention singulière; elle n'en perdit

pas une parole; & , quand j'eus fini, elle me dit : ce qui me plaît le plus de votre histoire , c'est qu'il n'y a pas un mot qui ne soit vrai. Qu'en savez-vous, lui dis-je ? Peut - être que je vous ai menti d'un bout à l'autre. Je suis bien sûre du contraire , me dit-elle. Madame se mêle donc un peu de magie, repris-je ? Pas tout-à-fait, repliqua-t-elle ; mais j'ai un anneau qui me fait juger de la vérité de tout ce que vous m'avez dit. Je ne connois, lui dis-je, que l'anneau de Salomon qui puisse avoir cette vertu. Connoissez-vous celui d'Aline, dit-elle en souriant, & en me montrant sa main ? Aline que vous avez fait monter sur le Trône de Golconde, & que vous en avez fait descendre ; qui, fugitive & proscrite, est venue chercher dans ces lieux éloignés, un asyle contre la colere de son mari, à laquelle vous échappâtes en sautant par la fenêtre.

Quoi ! c'est encore vous, m'écriai-je ?

Je suis donc bien vieux, car j'ai, si je m'en souviens, un an plus que vous; mais il est impossible d'avoir un an plus que votre visage. Qu'importent, dit-elle d'un ton grave, notre âge & notre figure? Nous étions autrefois jeunes & jolis: soyons sages à présent, nous serons plus heureux. Dans l'âge de l'amour nous avons dissipé, au lieu de jouir; nous voici dans celui de l'amitié, jouissons au lieu de regretter. Il n'est que des momens pour le plaisir; & toute la vie peut être pour le plaisir fixé; l'un ressemble à la goutte d'eau, & l'autre au diamant; tous deux brillent du même éclat; mais le moindre souffle fait évanouir l'un, & l'autre résiste aux efforts de l'acier; l'un emprunte son éclat de la lumière, l'autre porte sa lumière dans son sein, & la répand dans les ténèbres. Ainsi, tout dissipe le plaisir, & rien n'altère le bonheur.

Ensuite elle me conduisit vers une

haute montagne couverte d'arbres fruitiers de différentes especes ; un ruisseau d'eau vive & claire descendoit de la cime en faisant mille détours, & venoit former un réservoir à l'entrée d'une grotte creusée au pied de la montagne. Voyez, me dit-elle, si cela suffit à votre contentement : voilà ma demeure, qui deviendra la vôtre, si vous le voulez ; cette terre n'attend qu'une foible culture pour vous payer abondamment des soins que vous en aurez pris. Cette eau transparente vous invite à la puiser ; du haut de cette montagne votre œil pourra découvrir à la fois plusieurs Royaumes, montez-y, vous y respirerez un air plus vif & plus sain ; vous y ferez plus loin de la terre, & plus près des cieux : considérez de - là ce que vous avez perdu, & vous me direz après si vous voulez le retrouver.

Je tombai aux pieds de la divine Aline, pénétré d'admiration pour elle,

& de mépris pour moi ; nous nous aimâmes plus que jamais , & nous devînmes l'un & l'autre notre univers. J'ai déjà passé ici plusieurs années délicieuses avec cette sage compagne. J'ai laissé toutes mes folles passions & tous mes préjugés dans le monde que j'ai quitté ; mes bras sont devenus plus laborieux , mon esprit plus profond , mon cœur plus sensible. Aline m'a appris à trouver des charmes dans un léger travail , de douces réflexions & de tendres sentimens ; & ce n'est qu'à la fin de mes jours que j'ai commencé à vivre.

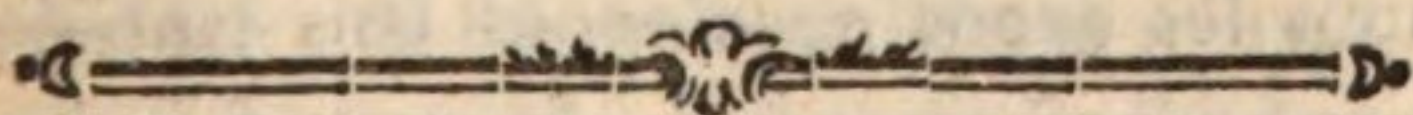




LETTRÉS

DE

M. LE CHEVALIER
DE BOUFFLERS,
SUR LA SUISSE.



LETTRE PREMIERE.

Du 4 Octobre.

LE mauvais temps & les bonnes façons nous ont retenus deux jours à Bruyeres. Nous voici à Colmar, d'où nous partons, faute d'y trouver Madame du Comte, qui fait actuellement les vendanges. Nous avons voulu nous donner pour peintres,

B 5.

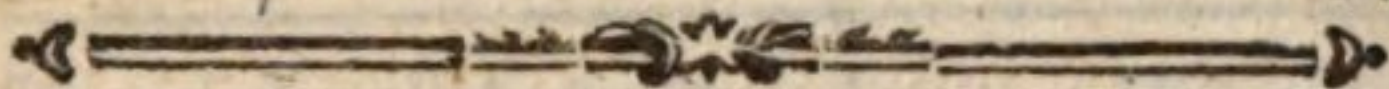
mais mon habit bleu a donné des soupçons à beaucoup d'officiers du régiment de Penthievre , avec qui j'ai soupé à table d'hôte ; au reste , je m'y suis fort amusé. J'y ai trouvé un autre S. Robert, qui m'a fait des récits de guerre aussi ornés que ceux de Donnerau. Par exemple : “ j'ai vu , mordieu , la cavalerie du Roi qui battoit les ennemis du Roi par-tout où ils se montroient ; mordieu , à Guastalla , leur front nous dépassoit , & par un à droite & un à gauche , nous les avons enveloppés sans tant de manœuvres , mordieu , & nous sommes entrés dedans comme dans du beurre. Ils avoient ce jour-là du canon , mordieu , & ils nous en fouettoient tout au travers du nez ; c'étoient des boulets , comme à l'ordinaire , qui étoient suivis de quatre petites balles grosses comme des œufs , mordieu , & qui faisoient un r r r ra ravage épouvantable , sacred....

Mesdames de Cumbis & de Cucé qui

ont une jolie voix, pourront mettre ces paroles sur l'air, mais le visage de l'auteur manquera toujours. Je serai demain matin à Basle, d'où je vous écrirai. Adressez-moi vos lettres, si vous m'écrivez, à Geneve, chez M. DE VOLTAIRE, sous le nom de Charles, en le faisant prier de me les garder jusqu'à mon passage. J'ai pris le parti de réformer mon cocher & mon postillon, & deux chevaux, dont l'un nommé vulgairement *la grise*, sera vendu à quelque prix que ce soit; & l'autre appelé par mes gens, *le grand entier*, & par moi, l'évêque de *Toul*, sera donné pour quinze louis. Je vous prierai de vouloir bien charger l'abbé Porquet de cette exécution-là, qu'il veuille bien écrire à M. Rollin, pour avoir l'argent nécessaire; & qu'il dise à mon piqueur de faire hacher de la paille pour ceux qui resteront, & sur-tout pour le grand maigre surnommé *la lanterne*, à cause de sa transparence;

& que le susdit abbé Porquet soit toujours bien persuadé qu'il n'a jamais eu d'élève aussi soumis que moi. Adieu, ma très-belle maman, je me réjouis de parler de vous à M. DE VOLTAIRE, & de lui dire tout ce que j'en pense; car je parie qu'il n'avoit pas assez d'esprit pour sentir tout votre mérite. Il faut que l'habit de cocher reste, & qu'on l'en dédommage par une petite gratification, prise sur la vente du premier cheval; pour celui du postillon, comme il est en loques, il peut partir.





LETTRE II.

Du 9 Octobre.

ME voici chez le Chevalier de Bauteville , qui m'a reçu comme un Suisse qui descendroit du Ciel à cheval sur un rayon. Il est , en vérité , charmant. Je suis arrivé au moment de son entrée & des députations des Treize Cantons qui viennent le reconnoître. Il va y avoir une diete pour différentes affaires dont le succès est très-incertain. Les dénouemens prévus ôtent de l'intérêt. La ville de Soleure devient le rendez-vous de toute la Suisse. Les femmes y sont charmantes ; je serois même tenté de les croire coquettes , si les femmes pouvoient l'être.

Ce peuple-ci me représente les anciens Gaulois ; il en a la stature , la force , le courage , la fierté , la douceur & la liberté. Il n'y a pas plus d'hommes à

proportion , qu'en Lorraine. Le pays, en lui-même , est moins bon ; mais la terre y est cultivée par des mains libres. Les hommes sement pour eux , & ne recueillent pas pour d'autres ; les chevaux ne voient pas les quatre cinquièmes de leur avoine mangés par les Rois. Les Rois n'en font pas plus gras , & les chevaux ici le font bien davantage. Les payfans sont grands & forts , les payfannes sont fortes & belles. Je remarque que par-tout où il y a de grands hommes , il y a de belles femmes , soit que les climats les produisent , soit qu'elles viennent les chercher , ce qui ne seroit pas décent. Cette nation-ci ne s'amuse guere , mais elle jouit beaucoup. On y est fort laborieux , parce que le travail est un plaisir , pour qui est sûr d'en retirer le fruit. Il y a autant de plaisir de labourer qu'à moissonner. Les loix des Suisses sont austeres ; mais ils ont le plaisir de les faire eux-mêmes ;

& celui qu'on pend pour y avoir manqué, a le plaisir de se voir obéir par le bourreau.

Adieu, Madame, je me porte bien, je suis enchanté de M. Belpré (a); l'Ambassadeur le traite à merveille. Faites souvenir le Roi, que dans le pays le plus libre, il a à cette heure le plus fidele de ses sujets; & vous, chantez de ma part: *Aimez-moi comme je vous aime.*

(a) C'étoit un Garde du Roi Stanislas, qui se mêloit de peinture, & qui remporta cinquante louis d'or de Geneve.



L E T T R E I I I.

Du 26 Octobre.

ME voici dans le charmant pays de Vaud ; je suis au bord du lac de Geneve, bordé d'un côté par les montagnes du Valais & de Savoie, & de l'autre, par de superbes vignobles, dont on fait à cette heure la vendange. Les raisins sont énormes & excellens ; ils croissent depuis le bord du lac jusqu'au sommet du Mont - Jura ; en sorte que d'un même coup-d'œil, je vois les vendangeurs les pieds dans l'eau, & d'autres juchés sur des rochers à perte de vue. C'est une belle chose que le lac de Geneve. Il semble que l'Océan ait voulu donner à la Suisse son portrait en miniature. Imaginez une jatte de quarante lieues de tour, remplie de l'eau la plus claire que vous ayiez jamais bue, qui baigne

d'un côté les châtaigniers de la Savoie, & de l'autre, les raisins du pays de Vaud. Du côté de la Savoie, la nature étale toutes ses horreurs, & de l'autre toutes ses beautés. Le Mont-Jura est couvert de villes & de villages dont la vigne couvre les toits, & dont le lac mouille les murs. Enfin, tout ce que je vois me cause une surprise qui dure encore pour les gens du pays. Mais ce qu'il y a de plus intéressant, c'est la simplicité des mœurs de la ville de Vevay. On ne m'y connoît que comme peintre, & j'y suis traité par-tout comme à Nancy. Je vais dans toutes les sociétés: je suis écouté & admiré de beaucoup de gens qui ont plus de sens que moi, & j'y reçois des politesses que j'aurois tout au plus à attendre de la Lorraine. L'âge d'or dure encore pour ces gens-là. Ce n'est pas la peine d'être grand Seigneur pour se présenter chez eux, il suffit d'être homme; l'humanité est,

pour ce bon peuple-ci, tout ce que la parenté feroit pour un autre.

Il vient de m'arriver une aventure, qui tiendrait sa place dans le meilleur Roman. J'ai été chez une femme qu'on m'avoit indiquée, pour lui demander de vouloir bien me procurer de l'ouvrage. Son mari l'a engagée, quoique vieille, à se faire peindre. J'ai parfaitement réussi. Pendant le temps du portrait j'ai toujours mangé chez elle, & elle m'a fort bien traité. Ce matin, quand j'ai donné les derniers coups à l'ouvrage, le mari m'a dit : Monsieur, voilà un portrait parfait ; il ne me reste plus qu'à vous satisfaire, & à vous demander votre prix.

Je lui ai dit : Monsieur, on ne se juge jamais bien soi-même, le grand mérite se voit en petit, & le petit se voit en grand ; personne ne s'apprécie, & il est plus raisonnable de se laisser juger par les autres ; nos yeux ne

nous font pas donnés pour nous regarder.

Monfieur, m'a-t-il dit, votre façon de parler m'embarrasse autant que la bonté de votre portrait; je trouve que quelque chose que vous me demandiez, vous ne sauriez me demander trop.

Et moi, Monfieur, quelque peu que vous me donniez, je ne trouverai point que ce soit trop peu; je vous prie de n'avoir de ce côté-là aucune honte, & de compter pour beaucoup les bons traitemens que j'ai reçus de vous, dont je fuis plus content que je ne le ferai de quelque argent que je reçoive.

Monfieur, je vous devois au-delà des politesses que je vous ai faites; mais je vous dois encore infiniment, pour le plaisir que vous m'avez fait.

Monfieur, si j'avois l'honneur d'être plus connu de vous, je hafarderois de vous en faire présent; & ce n'est que pour vous obéir que je recevrai le prix

que vous voudrez bien y mettre , mais conformez-vous , s'il vous plaît , aux circonstances du pays qui n'est pas riche , & du peintre qui est plus reconnoissant qu'intéressé.

Monfieur , puisque vous ne voulez rien dire , je vais hafarder d'acquitter en partie ce que je vous dois.

A l'inftant le pauvre homme va à fon bureau , & revient la main pleine d'argent , me difant : Monfieur , c'est en tâtonnant que je cherche à fatisfaire ma dette , & en même temps il me remit trente-fix livres.

Monfieur , lui dis-je , fouffrez que je vous représente , que c'est trop pour un ouvrage de cinq heures au plus , fait en auffi bonne compagnie que la vôtre ; permettez que je vous en remette les deux tiers , & qu'en échange , je donne à Madame votre portrait en pur don.

Le pauvre homme & la pauvre femme

tomberent des nues; j'ai ajouté beaucoup de choses honnêtes, & je m'en suis allé, emportant leurs bénédictions & leurs douze livres, que je leur rendrai à mon départ.

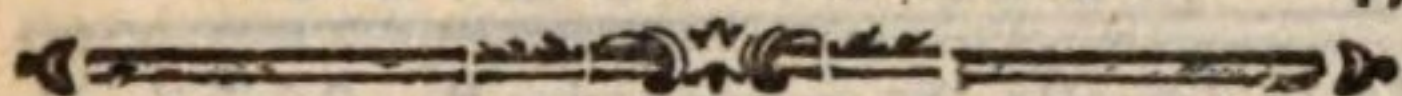
Il y a pourtant ici quelqu'un qui me connoît; c'est Monsieur de Courvoisier, Colonel - Commandant du Régiment d'Anhalt, qui étoit à Metz, sous les ordres de mon frere, & qui m'y a vu. Quand j'ai su qu'il étoit ici, j'ai été le chercher, & il m'a donné sa parole d'honneur du secret; & il le garde, même dans sa famille.

Il a un vieux pere & une vieille mere de cette ancienne pâte dont on a perdu la composition. Il a deux sœurs, dont l'une a quarante ans, & l'autre vingt. La cadette est belle comme un Ange. Je la peins à cette heure, & elle n'est occupée qu'à chercher des pratiques pour me faire gagner de l'argent.

Nous allons, M. Belpré & moi,

dans toutes les assemblées sous le même nom, & nous voyons plus d'honnêtes gens dans une ville de trois mille habitants, qu'on n'en trouveroit dans toutes les villes des provinces de la France. Sur trente ou quarante jeunes filles ou femmes, il ne s'en trouve pas quatre de laides, & pas une de catin. Oh, le bon & le mauvais pays!

Adieu, Madame, voilà une assez longue lettre. Si j'y ajoutois ce que j'ai toujours à vous dire de mon adoration pour vous, vous mourriez d'ennui. Mettez-moi aux pieds du Roi, contez-lui mes folies, & annoncez-lui une de mes lettres où je voudrois bien lui manquer de respect, afin de ne le pas ennuyer. Les Princes ont plus besoin d'être divertis qu'adorés. Il n'y a que Dieu qui ait un assez grand fond de gaieté, pour ne pas s'ennuyer de tous les hommages qu'on lui rend.



L E T T R E I V.

O H ! pour le coup , me voilà dans les Alpes jusqu'au cou. Il y a des endroits ici , où un enrhumé peut cracher à son choix dans l'Océan , ou dans la Méditerranée. Où est Pampan ? C'est ici qu'il feroit beau le voir grossir les deux mers de sa pituite , au lieu d'en inonder votre chambre. Où est l'Abbé Porquet ? que je le place lui & sa per-ruque , sur le sommet chauve des Alpes , & que sa calotte devienne , pour la première fois , le point le plus élevé de la terre.

Pardonnez - moi mon transport , Madame , les grandes choses amènent les grandes idées , & les grandes idées , les grands mots. J'ai resté long-temps à Vevay. C'est une ville charmante , où il y a une compagnie très - agréable. Malgré tout ce que j'avois entendu dire

de la sagesse & même de l'austérité des mœurs de ce pays-là, j'ai vu que LA FONTAINE avoit raison de dire, que la femme est toujours femme. Non seulement la femme est femme, mais elle y est belle.

Je suis à cette heure dans le Valais, frontiere de l'Italie. C'est le pays le plus indépendant de toute la Suisse. C'est le seul où toutes les femmes aient constamment conservé leur ancien habillement. Ce sont de petits corsets assez bien faits, des mouchoirs croisés assez singulièrement, de petits béguins de dentelle, & de petits chapeaux par dessus avec des nœuds de ruban. Je suis occupé d'avoir des vulnéraires de ce pays-ci pour le Roi; ils sont supérieurs à ceux du reste de la Suisse. J'ai dîné avec le grand & célèbre HALLER. Nous avons eu pendant & après le repas, une conversation de cinq heures de suite, en présence de dix à douze personnes
du

du pays , qui étoient très-étonnées d'entendre raisonner un François ; mais malgré l'attention & l'applaudissement de tout le monde , j'ai vu , que pour parvenir à une certaine supériorité , les livres valent mieux que les chevaux.

Dans peu de jours je verrai VOLTAIRE, dont HALLER n'est point assez jaloux ; & par échelons , après avoir été d'HALLER à VOLTAIRE , j'irai de VOLTAIRE à vous. Mettez-moi toujours aux pieds du Roi , & dites - lui que la vue des peuples libres ne me portera jamais à la révolte.

Adieu, Maman, je vous aime partout où je suis, par-tout où vous êtes.



L E T T R E V.

Du 10 Décembre.

IL faut, ou que vous n'ayiez pas reçu mes lettres, par la négligence de mon palfrenier qui a oublié de les affranchir, ou que vous vous souciez bien peu du sang de votre sang, de la chair de votre chair, des os de vos os.

Je suis ici dans l'Isle de Circé, sans être ni aussi fin, ni aussi brave, ni aussi sage, ni aussi cochon qu'Ulysse & ses compagnons. Lausanne est connue dans toute l'Europe par ses bons pastels & la bonne compagnie. Je vis dans une société que VOLTAIRE a pris plaisir de former, & je cause un moment avec les écoliers, avant d'aller écouter le maître. Il n'y a pas de jour, où je ne reçoive des vers, & où je n'en rende; pas un où je ne fasse un portrait & une connoissance; pas un où je ne prenne

une tasse de chocolat le matin, suivie de trois gros repas; enfin je m'amuse au point de vous souhaiter à ma place.

Voici quelques-uns de mes impromptus.

Une fois j'envoyai à une Dame *de Gentil* un portrait du Diable, avec des cornes & une queue; elle me demanda à quel propos?

Ce n'est pas sans raison, Marquise trop aimable,

Que j'envoyai chez vous le Diable & son portrait;

Je ne fais s'il vous tenteroit;

Mais vous tenteriez le Diable.

Une autre fois deux autres femmes revenoient du prêche, & me demandoient ce que j'avois fait pendant ce temps-là;

Ce matin, comme de vrais Anges,

Vous étiez toutes au saint lieu:

Et moi je chantois vos louanges,

Quand vous chantiez celles de Dieu,

Je vais après-demain à Ferney, où VOLTAIRE m'attend. Il m'a écrit une lettre charmante. Je me réjouis de vous parler de lui. Vous avez mieux pris votre temps que moi pour le voir; mais on boit le vin de Tockai jusqu'à la lie. Sur-tout, assurez bien le Roi, que je ne reviendrai point Déiste.

Adieu, Maman, je vous aime comme on admire le Roi dans ma romance pour la fête.

J'oublie de vous dire quatre bouts rimés que j'ai remplis dans l'ordre suivant:

Quand je n'aurois ni bras ni jambe,
J'affronterois pour vous la balle ou le boulet:
Ranimé par vos yeux, je me croirois ingambe,
Et je pourrois encore mériter un soufflet.

Adieu, encore une fois, je vous écrirai de Ferney des choses plus intéressantes.

LETTRE VI.

ENFIN, me voici chez le Roi de Garbe ; car jusqu'à présent j'ai voyagé comme la fiancée. Ce n'est qu'en le voyant, que je me suis reproché le temps que j'ai passé sans le voir. Il m'a reçu comme votre fils , & il m'a fait une partie des amitiés qu'il voudroit vous faire. Il se souvient de vous comme s'il venoit de vous voir , & il vous aime comme s'il vous voyoit.

Vous ne pouvez point vous faire d'idée de la dépense & du bien qu'il fait. Il est le Roi & le Pere du Pays qu'il habite ; il fait le bonheur de ce qui l'entoure , & il est aussi bon pere de famille que bon Poëte. Si on le partageoit en deux , & que je visse d'un coté l'homme que j'ai lu , & de l'autre celui que j'entends , je ne fais auquel je courrois. Ses Imprimeurs auront beau

faire, il fera toujours la meilleure édition de ses livres.

Il y a ici Madame *Denis* & Madame *Dupuis*, née *Corneille*. Toutes deux me paroissent aimer leur oncle. La première est bonne de la bonté qu'on aime; la seconde est remarquable par ses grands yeux noirs & un teint brun; elle me paroît tenir plus de la corneille que du *Corneille*.

Au reste, la maison est charmante, la situation superbe, la chère délicate, mon appartement délicieux; il ne lui manque que d'être à côté du vôtre, car j'ai beau vous fuir, je vous aime; & j'aurai beau revenir à vous, je vous aimerai toujours.

VOLTAIRE m'a beaucoup parlé de Papa, &, comme j'aime qu'on en parle, il a beaucoup recherché dans sa mémoire l'Abbé Porquet qu'il a connu autrefois, mais il n'a jamais pu le retrouver. Les petits bijoux sont sujets à se perdre.

Adieu, ma belle, ma bonne, ma chere Mere; aimez-moi toujours beaucoup plus que je ne mérite, ce fera encore beaucoup moins que je ne vous aime.

Voici un impromptu que j'ai fait dernièrement. J'arrivois chez une belle Dame crotté & mouillé, elle me proposa de me faire donner des souliers de son Mari :

De votre Mari, belle Iris,
Je n'accepte point la chaussure;
Si je lui donne une coëffure,
Je veux la lui donner gratis.



L E T T R E V I I.

Du 24 Décembre.

J'AI été hier pour la premiere fois à Geneve. C'est une grande & triste Ville, habitée par des gens qui ne manquent pas d'esprit, & encore moins d'argent, & qui ne se servent ni de l'un ni de l'autre. Ce qu'il y a de très-joli à Geneve, ce sont les femmes; elles s'ennuient comme des mortes, mais elles mériteroient bien de s'amuser.

Le Peuple Suisse & le Peuple François ressemblent à deux jardiniers, dont l'un cultive des choux, & l'autre des fleurs. Remarquez encore avec moi, que moins on est libre, & mieux on aime les femmes. Les Suisses s'en servent moins que les François, & les Turcs davantage.

Vous dont l'empire est la beauté,
Sexe charmant, je plains le Suisse qui vous
brave ;

De quoi peut lui servir sa triste liberté,
Si le Ciel vous destine à consoler l'esclave ?

En voilà assez sur les femmes en
général ; il est temps de revenir à ma
Mere, qui est femme aussi, mais d'un
ordre supérieur. Elle est aux femmes ce
que les Séraphins sont aux Anges ; &
les planetes aux Capucins.

Nous nous sommes amusés hier, une
Dame *Cramer*, qui a beaucoup d'esprit,
& moi, à faire des couplets. En voici
un qu'elle avoit commencé sur le Pere
Adam, Jésuite, & Aumônier de VOL-
TAIRE, & que j'ai fini.

Il faudroit que Pere Adam
Voulût être mon amant.

Oui, que la peste me creve,
S'il me veut, je suis son Eve,
Et je serai dès demain
La Mere du genre humain.

En voici un que je fis à la Dame, en même temps que je travaillois à arranger le sien.

Pendant que la chanson s'acheve,
Payez - moi le prix qui m'est dû ;
Et si jamais vous êtes Eve,
Que je sois le fruit défendu.

Ecoutez - en une charmante, que
VOLTAIRE a faite pour moi à propos
de Madame *Cramer*.

Mars l'enleve au Séminaire ;
Tendre Vénus, il te sert :
Il écrit avec VOLTAIRE ;
Il fait peindre avec Hubert ;
Il fait tout ce qu'il veut faire ;
Tous les arts sont sous sa loi :
De grace, dis - moi, ma chere,
Ce qu'il fait faire avec toi.

Adieu, Madame, je vous aime comme
il faut vous aimer quand on est votre
fils, & même quand on ne l'est pas.

L E T T R E V I I I.

J E vous envoie pour vos étrennes un petit dessin d'un VOLTAIRE , pendant qu'il perd une partie aux échecs. Cela n'a ni force ni correction , parce que je l'ai fait à la hâte , à la lumière , & au travers des grimaces qu'il fait toujours , quand on veut le peindre ; mais le caractère de la figure est saisi , & c'est l'essentiel. Il vaut mieux qu'un dessin soit bien commencé que bien fini , parce qu'on commence par l'ensemble , & qu'on finit par les détails.

Je continue à m'amuser beaucoup ici ; je suis toujours fort aimé , quoique j'y sois toujours. Vous ne sauriez vous figurer combien l'intérieur de cet homme-ci est aimable. Il seroit le meilleur vieillard du monde , s'il n'étoit point le premier des hommes ; il n'a que le

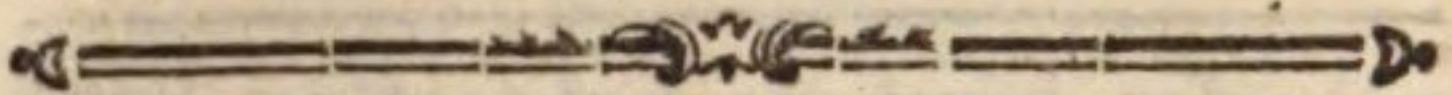
défaut d'être fort renfermé , & fans cela il ne feroit point auffi répandu. Il eft venu chez lui un Anglois , qui ne peut pas fe laffer de l'entendre parler Anglois , & réciter tous les Poëmes de *Dryden* ; comme Papa récite la *Jeanne*. Cet homme - là eft trop grand pour être contenu dans les limites de fon pays. C'eft un préfent que la nature a fait à toute la terre. Il a le don des langues & des *in-folio* ; car , on ne fait pas comment il a eu le temps d'apprendre les unes , & de lire les autres.

J'ai peint ici une jolie petite femme de Geneve , minaudiere , avec un grand fuccès ; & comme on la croyoit fort difficile , tout le monde eft à mes genoux pour des portraits. Mais je fuis trop las de ne pas vous voir au milieu des différens plaifirs que j'ai ici , pour céder aux instances qu'on me fait. J'ai beau

m'amuser , vous me manquez par-tout ;
il me semble presque que tous mes
plaisirs ont besoin de vous.

Adieu , Madame la Marquise : il est
deux heures , je meurs de sommeil , &
je crois même que je vous endors par
ma lettre.





L E T T R E I X.

Vous jouez un peu le personnage muet dans notre correspondance ; je dirois à quelqu'autre qu'elle n'en est pas moins aimable ; mais vous ne gagnez rien à vous faire prier. Vous avez une avarice d'esprit qui n'est point pardonnable avec vos richesses. Je vois qu'il faudra bientôt que je retourne à Lunéville pour vous aider à m'écrire. Enfin, j'ai rompu le vœu que j'avois fait de ne point faire des vers chez VOLTAIRE ; il m'en a fait de si jolis , que cela est devenu pour moi une affaire de reconnaissance. Les Dieux ont récompensé la pureté de mes intentions ; & , pour la première fois de ma vie, j'ai fait quelques vers de suite , sans être mécontent de moi. Les voici :

Je fus dans mon printemps guidé par la folie,
Dupe de mes desirs , le bourreau de mes sens ;

Mais s'il en étoit encor temps,
Je voudrois bien changer de vie.
Soyez mon directeur, donnez-moi vos avis,
Convertissez-moi, je vous prie:
Vous en avez tant perverti!
Sur mes fautes je suis sincère,
Et j'aime presque autant les dire que les faire:
Je demande grace aux Amours,
Vingt beautés à la fois trahies,
Et toutes assez bien servies,
En beaux momens, hélas! ont changé mes
beaux jours.
J'aimois alors toutes les femmes;
Toujours brûlé de feux nouveaux
Je prétendois d'Hercule égaler les travaux,
Et sans cesse auprès de ces Dames,
Être l'heureux rival de cent heureux rivaux.
Je regrette aujourd'hui mes petits madrigaux:
Je regrette les airs que j'ai faits pour mes
belles,
Je regrette vingt bons chevaux,
Qu'en courant par monts & par vaux
J'ai, comme moi, crevé pour elles;
Et regrette encor plus
Les utiles momens qu'en courant j'ai perdus.
Les neuf Muses ne suivent guère
Ceux qui suivent l'Amour dans le métier galant;
Le corps est long-temps vieux, l'esprit long-
temps enfant;

Mon esprit & mon corps, chacun pour son
affaire,

Viennent chez vous sans compliment,
L'esprit pour se former, le corps pour se
refaire.

Je viens dans ce château voir mon Oncle &
mon Pere.

Jadis les chevaliers errans
Sur terre après avoir long-temps cherché for-
tune,

Alloient chercher dans la Lune

Un petit flacon de bon sens;

Mais je vous en demande une bouteille entiere;

Car, Dieu mit en dépôt chez vous
L'esprit dont il priva tous les fots de la terre,
Et toute la raison qui manque à tous les fous.

Souvenez - vous de moi, Madame,
auprès de vous & auprès du Roi;
dites - lui de ma part, sur la nouvelle
année :

De tout temps unanimement,
Sire, on vous la souhaite bonne,
Et pour répondre au compliment,
Votre Majesté nous la donne.

Et vous, ma chere Maman, comme
vous valez mieux que tout ce qui m'amuse

ici , pour briser tous mes liens , mandez-moi que vous êtes malade , & que vous avez besoin de moi ; ce fera une raison pour tout brusquer , & pour revoler à vous. Mais n'allez point vous y prendre grossièrement , parce que je serai obligé de montrer votre lettre.

*Réponse de M. DE VOLTAIRE aux
Vers de M. DE BOUFFLERS.*

CROYEZ qu'un vieillard cacochime,
Chargé de soixante & dix ans,
Doit mettre , s'il a quelque sens,
Son corps & son ame en régime.
Dieu fit la douce illusion
Pour les heureux fous du bel âge,
Pour les vieux fous l'ambition,
Et la retraite pour le sage.
Vous me direz qu'Anacréon ,
Que Chaulieu même & Saint-Aulaire
Tiroient encor quelque chanson
De leur cervelle octogénaire ;
Mais ces exemples sont trompeurs ;
Et quand les derniers jours d'automne
Laissent éclore quelques fleurs,
On ne leur voit point les couleurs

Et l'éclat que le printemps donne ;
Les Bergeres & les Pasteurs
N'en forment point une couronne.
La Parque , de ses vilains doigts ,
Marquoit d'un sept suivi d'un trois
La tête froide & peu pensante
De Fleuri qui donna des loix
A notre France languissante.
Il porta le sceptre des Rois ,
Et le garda jusqu'à nonante.
Régner est un amusement
Pour un vieillard triste & pesant ;
De toute autre chose incapable ;
Mais vieux Poëte , vieil Amant ,
Vieux chanteur est insupportable.
C'est à vous , ô jeune Boufflers ,
A vous , dont notre Suisse admire
Les crayons , la prose & les vers ,
Et les petits contes pour rire ;
C'est à vous à chanter Thémire ,
Et de briller dans un festin ,
Animé du triple délire ,
Des vers , de l'amour & du vin ,

*Impromptu de M. DE VOLTAIRE,
à Madame DE CHAUVELIN,
sur les sept péchés mortels de son
époux.*

Les sept péchés que mortels on appelle,
Furent chantés par votre époux ;
Pour l'un des sept nous partageons son zèle :
Il n'en est point qu'on ne commît pour vous.
C'est grand'pitié que vos vertus défendent
Le plus chéri, le plus charmant de tous,
Lorsque vos yeux, malgré vous, le comman-
dent.



L' O C U L I S T E
D U P E D E S O N A R T.
C O N T E.

*(C'est l'Oculiste qui raconte lui-même
son Histoire.)*

J'AIMOIS, j'étois aimé, c'en est assez sans
doute :

Mais l'objet que j'aimois, que je hais aujourd'hui,

Ressembloit à l'amour, étoit beau comme lui,
Et comme lui, ne voyoit goutte.

Ce Dieu, sur ma maîtresse étendit son pouvoir ;

Tout m'adoroit en elle, & tout disoit, j'adore :
Ses yeux seuls ignoroient encore

L'art d'aimer comme l'art de voir. ,

Des yeux l'Amour fait grand usage ;

On fait, lorsque l'on est, ou que l'on fut
amant,

Qu'ils font la moitié de l'ouvrage ;

Mais, Belles, convenez que l'on s'en dédom-
mage

Par mille petits riens qui parlent clairement.

Cependant, au milieu d'une si douce ivresse,

Le cœur n'est content qu'à demi;

C'est un plaisir d'avoir une maîtresse;

C'est un bonheur de trouver un ami.

J'en avois un, beau, jeune & sage;

Nous avions même état, même âge;

Son cœur & le mien n'étoient qu'un:

Nous recevions du fort volage,

Nos biens & nos maux en commun.

« Ami, lui dis-je un jour, je voudrois, pour
» ma femme,

» Prendre l'aveugle objet de mon aveugle
» flamme?

» Mais je suis combattu : dis - moi, ferai - je
» bien? »

Pourquoi non, puisqu'elle t'adore?

Ami, le cœur est tout, & les yeux ne font
rien;

S'ils servent quelquefois, ils nuisent plus
encore.

« Moi, j'ignore si c'est par raison ou par air,

» Mais je desirerois que ma femme vit clair. »

Pour moi, ce n'est pas mon système;

Pourvu qu'on soit aimé, qu'importe qu'on
soit vu?

Et dans un bon auteur, j'ai lu

Qu'en mariage il est d'une prudence extrême;

D'épouser une aveugle, & de l'être soi-
même,

Il me donnoit un bon avis.

Mais comme d'un mauvais on ne peut se
défendre ,

Au bout de quelque temps , je dis :

« Si quelqu'un à ma place alloit un jour se
» rendre ,

» Ma femme pourroit s'y méprendre ,

» Faute de cet utile sens ,

» Qui sert à distinguer les amis des amans ;

» Je connois ma femme , elle est tendre ;

» Et tant que son époux lui seroit inconnu ,

» Elle pourroit l'aimer dans le premier venu.

» Pour éviter le cocuage ,

» Je prétends donc que ma moitié

» M'apporte , avec son amitié ,

» Un œil ou deux en mariage.

» Il faut des yeux dans un ménage ,

» Il faut des yeux , sans doute , & ma femme

» en aura :

» Dites - en , mon ami , tout ce qu'il vous
» plaira.

» Oui , trop aimable enfant , le Ciel m'étoit
» propice ,

» Même en te refusant le jour ;

» Il fermoit tes beaux yeux , pour que je les
» ouvrisse :

» Ces yeux ne devoient être ouverts que par
» l'Amour ;

» Après vingt ans de nuit , ils verront la lumière ,

» Demain tu jouiras d'un nouveau sentiment,
» Les rayons du matin ouvriront ta paupière;
» Le jour naîtra pour toi, des mains de ton
» Amant. »

Le cœur plein d'espérance, & de crainte &
de zèle,

J'essayai dès le lendemain :

On eût dit que l'amour, sur les yeux de la
belle,

De sa main conduisoit ma main ;

Pour la première fois, de la voûte éternelle,

La lumière descend dans ses yeux éperdus ;

Il s'ouvre dans son âme une porte de plus ;

Un nouveau monde naît pour elle :

Elle me voit, me fixe, & jette un cri d'hor-
reur,

Courant vers mon ami : « comment ? qu'est-ce ?

» lui dis-je :

» Me fuirais-tu ? par quel prodige,

» En te donnant des yeux, ai-je perdu ton
» cœur ?

» Quand tu reçois un nouvel être,

» Devrois-je en attendre ce prix ?

» Si je suis étranger à des yeux que j'ouvris,

» Ton oreille du moins devrait me recon-
» noître. »

Elle ne répond qu'à demi,

Regardant toujours mon ami.

« Non, non, je vois bien ta méprise ;

» C'est moi que ton œil cherche en lui.
» Je suis, répondit-elle, également surprise,
» D'entendre & de voir aujourd'hui:
» Il est des traits que dans mon ame,
» Avant d'ouvrir mes yeux, l'Amour avoit
» gravés,
» Ils faisoient mon bonheur, ils nourrissoient
» ma flamme:
» Cette image si chère à mon ame charmée,
» C'est en lui seul que je la vois;
» Je crois entendre encore sa voix,
» Qui m'apprit que j'étois aimée. »
Mais tu me répondois... mais tu m'embrassois...
mais....

« Pardonnez, une aveugle a bien droit de
» confondre.
» Quand je vous répondois, je croyois lui
» répondre,
» Et vous pouvez lui dire à quel point je
» l'aimois. »

Mais, ne m'es-tu pas fiancée?

« Je le suis à quelqu'un, c'est un fait bien
» certain;
» Mais en vous promettant ma main,
» A lui je me donnois au fond de ma
» pensée....

» Entre vous deux enfin, je dois prendre un
» parti,
» Et ne puis prendre qu'un mari;

» Ainsi

» Ainsi, pour lui ma main avec mon cœur
» est prête;

» Quand à vous, je vous dois le plaisir de le
» voir;

» Comme un ami commun vous ferez de la
» fête;

» Je l'aimois en vous; aujourd'hui

» Je vais vous épouser en lui. »

Les cornes, à ces mots, me vinrent à la
tête;

Je fors de ma maison, & je cours en tous
lieux,

Pour fuir, ou pour crever, si je puis, tous
les yeux.

Les malheurs du bon Oculiste,

Ami Lecteur, vous apprendront,

• Si vous êtes bon moraliste,

A laisser les yeux tels qu'ils font.



L E C Œ U R.

LE Cœur est tout, disent les femmes,
Sans le Cœur point d'amour, sans lui point
de bonheur :

Le Cœur seul est vaincu, le cœur seul est
vainqueur.

Mais qu'est-ce qu'entendent ces Dames,

En nous parlant toujours du Cœur ?

En y pensant beaucoup, je me suis mis en
tête

Que du sens littéral elles font peu de cas,

Et qu'on est convenu de prendre un mot
honnête

Au lieu d'un mot qui ne l'est pas.

Sur le lien des Cœurs en vain Platon raisonne ;

Platon se perd tout seul & n'égare personne :

Raisonner sur l'amour, c'est perdre la raison ;

Et dans cet art charmant, la meilleure leçon,

C'est la nature qui la donne ;

A bon droit nous la bénissons,

Pour nous avoir formé des cœurs de deux
façons.

Car que deviendroient les familles,

Si les Cœurs des jeunes garçons

Etoient faits comme ceux des filles ?

Avec variété nature les moula,
Afin que tout le monde en trouvât à sa guise :
Prince, Manant, Abbé, Nonne, Reine, Mar-
quise,

Celui qui dit *Sanctus*, celui qui crie *Allah*,
Le Bonze, le Rabbín, le Carme, la Sœur
grise,

Tous reçurent un Cœur, aucun ne s'en tint-là.

C'est peu d'avoir chacun le nôtre,
Nous en cherchons par-tout un autre.

Nature, en fait de cœurs, se prête à tous
les goûts.

J'en ai vu de toutes les formes,
Grands, petits, minces, gros, médiocres,
énormes ;

Mesdames & Messieurs, comment les voulez-
vous ?

On fait par-tout d'un Cœur tout ce qu'on
veut en faire ;

On le prend, on le donne, on l'achete, on
le vend ;

Il s'élève, il s'abaisse, il s'ouvre, il se
resserre ;

C'est un merveilleux instrument !

J'en jouois bien dans ma jeunesse,
Moins bien pourtant que ma maîtresse.

O vous ! qui cherchez le bonheur,
Sachez tirer parti d'un Cœur.

Un Cœur est bon à tout, par-tout on s'en
amuse ;

Mais à ce joli petit jeu,
Au bout de quelque temps il s'use,
Et chacune & chacun finissent en tout lieu
Par en avoir trop ou trop peu.

Ainsi, comme un franc hérétique,
Je médisois du Dieu de la Terre & du Ciel,

En amour, j'étois tout physique ;

C'est bien un point essentiel,

Mais ce n'est pas le point unique ;

Il est mille façons d'aimer ;

Et ce qui prouve mon système,

C'est que la Bergere que j'aime,

En a mille de me charmer.

Si de ces mille, ma Bergere,

Par un mouvement généreux,

En cédoit une pour lui plaire,

Nous y gagnerions tous les deux.



R É P O N S E

A la Piece intitulée le CŒUR.

CERTAINNE Dame honnête, & savante
& profonde,
Ayant lu le traité du Cœur,
Disoit, en se pâmant, que j'aime cet
Auteur !
Ah ! je vois bien qu'il a le plus grand Cœur
du monde.
De mon heureux printemps j'ai vu passer la
fleur,
Le Cœur pourtant me parle encore.
Du nom de petit Cœur, quand mon amant
m'honore,
Je sens qu'il me fait trop d'honneur.
Hélas ! foibles humains, quels destins sont les
nôtres !
Qu'on a mal placé la grandeur !
Qu'on feroit heureux, si les Cœurs
Etoient faits les uns pour les autres !
Illustre Chevalier, vous chantez vos combats,
Vos victoires & votre empire ;
Et dans vos vers heureux, comme vous
pleins d'appas,
C'est votre Cœur qui vous inspire.

Quand Lifette vous dit : Rodrigue , as - tu du
Cœur ?

Sur l'heure elle l'éprouve , & dit avec fran-
chise :

Il eut encore plus de valeur ,
Quand il étoit homme d'Eglise.



L E T T R E

*De M. D. B., Capitaine au Régiment
de B., à M. D. V.*

Collioure, 15 Décembre 1750.

Vous voilà quitte, Monsieur, du tribut qu'il faut payer à l'hiver.... Il a fait ici pendant quelques jours un temps bien propre à procurer des rhumes, & précisément je me suis trouvé alors en chemin pour venir de Bellegarde; mais tout paroît doux à qui en revient. C'est le séjour des vents & de l'ennui. La lecture y a été ma ressource.

Sur ce mont, qui de l'Ibérie
Sépare notre région,
L'illustre & savante Emilie,
Et l'interprete de Newton,
Ont daigné par mainte leçon
Eclairer mon foible génie.
Quoiqu'éloigné du Roussillon,
V.... pour mon instruction
S'est joint à cette compagnie.

Que je l'écoute avec ardeur !
Il m'apprend que l'ordre du monde,
Tout brillant qu'il est de splendeur,
N'est dû qu'à la cause féconde
Qui fait naître une simple fleur.
Une force, qui tout dirige,
Fait à sa racine, à sa tige,
Prendre deux chemins différens :
Quoi qu'en disent nos Zoroastres,
C'est cette force qui des astres
Cause les divers mouvemens ;
C'est cet esprit qu'un grand Prophete,
Des loix du Très-Haut l'interprete,
Voyoit se mouvoir sur les mers ;
C'est cette ame à qui Pythagore
Donnoit le soin de faire éclore
Les merveilles de l'univers.

Vous voyez, Monsieur, que Bellegarde
a été pour moi le Parnasse ; il a réveillé
ma veine. Mais c'est le dernier effort
d'une Muse expirante : recevez - en
l'hommage, avec les vœux que je fais
d'avance, &c.

R É P O N S E

A Monsieur D. B. 1750.

C E n'est pas Bellegarde , Monsieur, c'est, n'en doutez pas, la compagnie des Philosophes, très-bonne, dans un pareil séjour , qui a réveillé votre veine. Les systêmes philosophiques sont de vrais poëmes. Tous ceux qui veulent rendre les causes ou naturelles ou morales des événemens du monde, que ce soit le renversement d'une montagne ou celui d'un Empire, il n'importe, tous ces gens-là sont des Poëtes, tous ont besoin de dire : *Musa , mihi causas memora.* On peut regarder la colere d'Achille, de Junon & de Satan comme les hypotheses d'Homere , de Virgile & de Milton; & les Tourbillons, l'Attraction & les Monades, comme les machines de Descartes, de Newton & de Leibnitz;

le merveilleux & le sublime se trouvent également dans les ouvrages des uns & des autres.

C'est dommage que vous n'ayez pas vu la suite du nouveau système qu'il vous a plu de crayonner, vous qui avez dit, Monsieur, de si jolies choses sur un principe abstrait & purement hypothétique, avec quelle grace & quelle poésie n'auriez-vous pas chanté le feu & la lumière? Rien n'est plus merveilleux que l'action du feu, principe physique de tous les phénomènes de la nature.

Oui, mon cher B.... il est l'ame du monde,
Sa chaleur le pénètre, & sa clarté l'inonde;
Effets d'une même action.

L'un maintient les ressorts de la machine
ronde,

Et l'autre tend sans cesse à leur destruction.

Sa plus belle production
Est cette lumière éthérée,
Dont Newton le premier, d'une main inspirée,

Sépara les couleurs par la réfraction:

Il y voit aujourd'hui du haut de l'Empirée,
La cause de l'attraction.
Les rayons convergens de ce brillant fluide,
Vers mille & mille points de ce vaste Univers
Balancent tous les corps sur leurs centres divers.
D'un unique soleil l'impulsion rapide,
Les disperferoit tous dans un immense vuide.
Dieu compassa d'abord leurs grandeurs & leurs
rangs ;
Il élance le feu du centre à la surface,
Allume les soleils : de lumineux torrens
Aussi-tôt remplissent l'espace,
Entraînent les globes errans ;
Tout se meut ; & selon les degrés differens
De la distance & de la masse,
Tout s'approche ou s'éloigne, ou conserve sa
place ,
Par l'effort des feux conspirans.

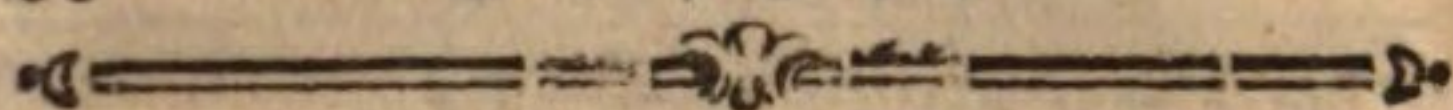
Celui que je viens de faire, Monsieur,
m'a mis hors d'haleine. L'enthousiasme
que vous m'avez communiqué m'aban-
donne ; je prends la prose pour vous
assurer que je suis, &c.

E P I T R E

*De M. le Chevalier B O N N A R D,
à M. le Chevalier de B***.*

Tes voyages & tes bons mots,
Tes jolis vers & tes chevaux,
Sont cités par toute la France:
On fait par cœur ces riens charmans,
Que tu produis avec aisance.
Tes pastels frais & ressemblans
Peuvent se passer d'indulgence;
Les beaux esprits de notre temps,
Quoique s'aimant avec outrance,
Troqueroient volontiers, je pense,
Tous leurs Drames & leurs Romans,
Pour ton heureuse négligence,
Et la moitié de tes talens.
Mais, pardonne-moi ma franchise,
Ni tes tableaux, ni tes écrits,
N'équivalent, à mon avis,
Le tour que tu fis à l'Eglise.
Nos Guerriers, la Ville & la Cour,
Admirant ta métamorphose,
Battirent des mains tour-à-tour.
La Gloire en sourit, & l'Amour
Crut seul y perdre quelque chose.

On a tant célébré Grammont ,
Son esprit, sa gaité, ses graces !
Il revit en toi, tu remplaces
Les héros de Saint-Evremont.
Les Ris le suivirent sans cesse,
Et dans son arriere saison,
Semerent des fleurs à foison ,
Comme aujourd'hui sur ta jeunesse.
Envain le temps, de son poison,
Voudroit amortir ta faillie :
Tu donnerois à la raison
Tous les grelots de la folie.
Jouis bien d'un destin si beau :
Brille dans nos camps, à Cythere,
Sûr de plaire, & toujours nouveau ;
Chante les plaisirs & Voltaire :
Lis Végece , Ovide & Follard ,
Et vois les Lauriers du Parnasse,
Unis aux palmes de la Thrace,
Couvrir ton bonnet de housard.
Garde ton goût pour les voyages :
Tous les pays en sont jaloux,
Et le plus aimable des fous
Sera par-tout chéri des sages.
Sois plus amoureux que jamais ,
Peins , en courant, toutes les belles ;
Et sois payé de tes portraits
Entre les bras de tes modeles.



R É P O N S E.

O N me l'avoit bien dit : tout flatteur est
pervers ,

Et le miel qu'il distille est un poison caustique ;

En feignant d'admirer mes vers ,

Les vôtres en font la critique :

Vos éloges ne m'offrent rien ,

Dont ma vanité ne s'attriste.

Vous me louez beaucoup , mais vous louez
trop bien ,

Et je me sens battu par mon panégyriste.



ÉPITAPHE

*De M. le Chevalier de BOUFFLERS,
faite par lui-même.*

Ci gît un Chevalier, qui fans cesse courut;
Qui sur les grands chemins naquit, vécut,
mourut,

Pour prouver ce qu'a dit le Sage:
Que notre vie est un voyage.



S T A N C E S

*A Mademoiselle de B***.*

Tout à mes yeux me peint d'Adélaïde
L'aimable & séduisant portrait:
Par-tout je la vois trait pour trait;
Mon esprit de plaisirs avide,
Voit sans cesse ce qui lui plaît.
Lorsque je fors, les yeux d'Adélaïde
Sont le soleil qui me conduit;
Pendant les horreurs de la nuit,
C'est l'astre brillant qui me guide:
Par-tout son image me suit.
Lorsque j'écris, le nom d'Adélaïde
Sous ma plume vient se placer;
J'aurois beau vouloir l'effacer,
Ma main, que le tendre amour guide,
Est toujours prête à le tracer.
Lorsque je dors, je vois Adélaïde
Comme si je ne dormois pas;
Je vois ses graces, ses appas,
Ses traits en qui l'amour réside:
Quand je dors, que ne vois-je pas?
Je vois encor ma chere Adélaïde
Se rendre sans peine à mes vœux;
Je la vois approuver mes feux,
Et moi je deviens moins timide:
Quand je dors, que je suis heureux!

A MADAME DE ***.

*En lui envoyant une nouvelle Edition
des Fables de la Fontaine.*

VOICI le bon homme qui fit
Cent prodiges qui nous enchantent,
Des fables qui jamais ne mentent,
Et des bêtes pleines d'esprit.
La morale a besoin, pour être bien reçue,
Du masque de la fable & du charme des vers;
La vérité plaît moins quand elle est toute nue,
Et c'est la seule vierge en ce vaste univers,
Qu'on aime à voir un peu vêtue.
Si Minerve même ici-bas
Venoit enseigner la sagesse,
Il faudroit bien que la Déesse
A son profond savoir joignît quelques appas :
Le genre humain est sourd, quand on ne lui
plaît pas.
Pour nous éclairer tous, sans offenser personne,
La charmante Minerve a pris vos traits char-
mans :
En vous voyant, je le soupçonne ;
J'en suis sûr, quand je vous entends.

A U N E F E M M E

Qui me menaçoit de me rendre heureux.

O Ciel ! je suis perdu , quoi ! déjà des faveurs !

Quand j'ai promis d'être fidele ,
Quand je vous ai juré les plus tendres ardeurs ,
Je m'étois attendu que vous seriez cruelle ;
Je m'étois arrangé pour trouver des rigueurs !
Ah ! si je vous suis cher , foyez plus inhumaine ;

Laissez à mon amour le charme des desirs ;
Pour le faire durer , faites durer sa peine :
Je ne vous réponds pas qu'il survive aux plaisirs.



QUATRAIN

*Pour le Portrait de M. l'Abbé de ***.*

AUSTERE comme un Cénobite,
Il vécut toujours chastement :
Mais il dut sa bonne conduite
A son mauvais tempérament.

A MADAME DE ***

TU jurois que l'amour même
Ne pourroit m'ôter ton cœur ;
Tu trouvois le bien suprême
Dans l'excès de mon ardeur ;
Tu me peignois la tendresse !
Hélas ! c'est moi qui la sens :
Tu jurois d'aimer sans cesse,
Et je tiens tous tes sermens.

A B R I L L A N T,

*Chatte de Madame de ***.*

JUSQU'AUX deux bouts de la terre,
Brillant, vos attraits sont connus:
D'amourette vous êtes mere;
Des Chats vous êtes la Vénus.
De votre grace enchanteresse,
Tout est charmé, tout parle ici;
Luxembourg est votre maîtresse:
Que n'est-elle la mienne aussi!

A M O N S I E U R ***.

P L U S on est gai, plus vous êtes sévère;
On vous déplaît, quand on veut plaire:
Vous éteignez tout notre feu;
Tout ce qu'on dit sans votre aveu,
Vous le trouvez insupportable;
Prince, en m'empêchant d'être aimable,
Tâchez au moins de l'être un peu.

LE GASCON.

CONTE.

CERTAIN Gascon, sortant du cabaret,
 Voulut avoir l'état de sa dépense :
 Il le vouloit seulement par décence ;
 Car le payer n'étoit pas son projet.
 L'hôte aussi-tôt, pour finir cette affaire,
 Fit son mémoire en franc Apothicaire.
 Le bon Gascon le lit & le relit,
 Le trouve gros, & son argent petit,
 Mais ne dit rien. L'hôte dans l'intervalle,
 Parloit de rats qui minoient sa maison,
 Et s'informoit s'il étoit un poison
 Propre à chasser cette race infernale.
 Le Gascon dit, en prenant un air doux :
 De vous servir, Monsieur, j'aurai la gloire
 Lorsque les rats arriveront chez vous,
 Pour les chasser, donnez-leur ce mémoire.



A MADAME ***.

LA sagesse est sublime , on le dit ; mais ,
hélas !

Tous ses admirateurs souvent ne l'aiment guere ,
Et sans vous , nous ne saurions pas
Combien la sagesse peut plaire.

Il falloit qu'à nos yeux elle eût tous vos appas.

L'Amour pleure en rendant les armes ;

Il eût vaincu par vous , par vous il est vaincu ;
Jamais il n'aura tous les charmes

Que vous prêtez à la vertu.

On la voit dans vos yeux , & qu'on l'y trouve
belle !

Lorsque vous nous parlez , c'est elle qu'on
entend ;

Vous lui donnez toujours une forme nouvelle ;

Tantôt c'est de l'esprit , tantôt du sentiment :

Enfin , elle est si naturelle ,

Elle a si bien vos traits , que nous ignorons
tous ,

Si c'est vous que l'on aime en elle ,

Ou bien elle que l'on aime en vous.



LE VRAI
PHILOSOPHE.

LE bonheur est par-tout : avec son héritage
Le riche ne l'a point reçu ;
Dans l'ame tranquille du Sage,
Il habite avec la vertu.

L'homme vraiment heureux pourra l'être sans
cesse,

Aux caprices du sort il conforme son goût :
Il souffre la misère , il rit de la richesse,
Et fait autant jouir que se passer de tout.

Il craint moins la mort que le crime,
Il aime sa patrie ; il aime ses amis :

Et s'il leur faut une victime,
Le sacrifice est prêt, la gloire en est le prix.



IMPROMPTU

*A Madame de L***, qui me demandoit
deux Vers.*

DEUX vers sont trop pour dire que l'on
aime,
Un mot pourroit le dire tout de même :
Mais cent chiffres jamais ne pourroient ex-
primer
Le nombre des raisons qu'on a pour vous
aimer.



A MADAME

A MADAME DE ***.

En lui envoyant le conte d'Aline.

O vous ! que nous adorons tous,
 Sans vous avoir appris combien vous êtes
 belle,
 Qui pouvez dans vos fers voir maint amant
 fidele,
 Sans vouloir en souffrir un seul à vos genoux ;
 Sous prétexte d'être parfaite,
 Vous n'êtes pas sensible, & pas même coquette,
 Vous avez toute la candeur
 D'Aline sortant du Village :
 D'Aline réveillée en un désert sauvage,
 Votre esprit a la profondeur.
 Je serois peu surpris que le sceptre du monde
 A vos attrait un jour en tribut fût donné ;
 Mais je serois bien étonné,
 Que vous fussiez jamais la Reine de Golconde.



E

Bayerische
 Staatsbibliothek
 München

MADRIGAL.

Le premier jour que je la vis,
J'apperçus sa beauté, mais je n'apperçus qu'elle.
Et le jour que je l'entendis,
Je la trouvai bien plus belle;
J'admirai son esprit, je louai ses attraits,
Sans penser que mon ame en seroit enflammée:
Si j'avois su d'abord combien je l'aimerois,
Je ne l'aurois jamais aimée.

COUPLET

A MADAME DE C***.

AIR: *Gentille Pastourelle.*

QUELQUE plaisir qu'on sente
A pouvoir tourmenter,
Je plains celle qui tente,
Sans se laisser tenter;
Auprès de vous, ma Tante,
Il faudroit emprunter
Votre ame indifférente,
Pour vous bien résister,
Ou votre voix touchante
Pour se faire écouter.

A M. LE PRINCE DE B***.

VENEZ ici passer des jours sereins;
Ne dédaignez pas un asyle
Que l'amitié para de ses modestes mains.
L'intrigue de la Cour, le fracas de la Ville,
Font pour vous enchaîner des efforts superflus:
Des goûts plus innocens, un bonheur plus
tranquille,
Conviennent mieux à vos vertus.
Les fleurs & les moutons qu'on trouve en nos
retraites,
Valent vos Dames, vos Seigneurs:
Bien de ces Messieurs sont des bêtes:
Peu de ces Dames sont des fleurs.



A UNE JOLIE FEMME

Née sous le Solstice d'Eté.

O n vous ébauchoit en Automne;
On vous finit pendant l'Eté;
Vous pourriez ressembler à Cérès, à Pomone:
Mais à dire la vérité,
Vous tenez de plus près à Flore qu'à personne.
Tout l'univers fit son devoir
Au moment où vous êtes née;
Le Soleil s'arrêta pour vous mieux recevoir;
Et toute la terre étonnée
A trouvé que les jours les plus longs de
l'année,
Sont encor trop courts pour vous voir.



*VERS de M. DE BOUFFLERS
à Madame la Duchesse de LAUSUN,
sur un tablier de cuisine & un habit
de Touriere qui lui ont été donnés pour
ses étrennes, par Madame la Maré-
chale DE LUXEMBOURG.*

J'APPLAUDIS à l'emploi nouveau
Qu'on donne à ma Cousine;
Jamais aussi friand morceau
N'entra dans ma cuisine:
Elle auroit tort de répugner
A l'état qu'elle embrasse;
C'est où le bon goût doit régner,
Qu'elle est mieux à sa place.

On fait que des goûts délicats,
Le sien est le modele;
Ceux même qui ne le sont pas,
Le deviennent pour elle:
Mais, ma Tante, on vous avertit,
Que votre Cuisiniere
Ne fait qu'éveiller l'appétit,
Et non le satisfaire,

A la Touriere.

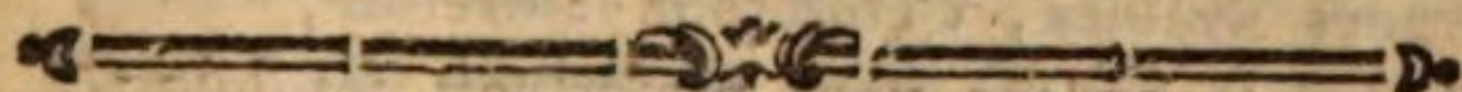
Vous en qui mon œil prévenu,
Vit une Cuisiniere,
Passez-moi d'avoir méconnu
La plus digne Touriere :
Pieux costume, doux maintien,
Prévenante, discrete,
Oh ! ma Touriere, l'on voit bien
Qu'au Tour vous êtes faite.

Entre le Cloître & les Mondains,
Ma divine Touriere
Semble habiter dans les confins
Du Ciel & de la terre ;
Tous deux à son aspect émus
Doivent rendre les armes ,
Les Immortels à ses vertus,
Les Mortels à ses charmes.





CAQUET-BONBEC,
LA POULE
A MA TANTE.



CHANT PREMIER.

. *Quid indoles*
Nutrita faustis sub penetralibus
Possit? HORAT.

LE vrai Phénix est une Agnès sans doute;
Mais qu'il est rare à présent! Sur sa route
Qui le rencontre, est certes très-heureux:
Un cœur tout neuf est un effet scabreux,

Cet Ouvrage n'est pas de M. de Boufflers:
nous le plaçons ici, pour que ce Volume soit
aussi gros que les autres. Nous présumons que
le Lecteur l'y verra avec plaisir.

Fort décrié dans l'amoureux commerce :
D'où vient cela ? C'est qu'hélas ! l'esprit perce
Comme les dents , sitôt qu'on est fevré ;
Car nous vivons dans un siecle éclairé ,
Où , pour trouver une fille novice ,
Il faut la prendre au sortir de nourrice.

Le temps n'est plus , ce temps , où vos desirs ,
Simples & purs , ainsi que vos plaisirs ,
Se ressentoient de l'heureuse innocence
Du monde encor si près de son enfance ;
Jeunes Beautés , c'étoit bon autrefois ,
Quand la pudeur vous prescrivait ses loix :
Des desirs vains que la Nature inspire ,
Le plus commun à présent , & le pire ,
Est , croyez-moi , la curiosité.
Lasses bientôt d'ouïr le CHAT-BOTTÉ ,
La BARBE-BLEUE , & pareilles vécilles ,
Vous voulez faire aussi les grandes filles ;
A peine , hélas ! attrapez-vous dix ans ;
Que l'on vous voit dévorer les Romans ;
Des passions le germe dans vos ames
S'épanouit , & leurs funestes flammes
Font fermenter chez vous les sentimens.
Tous les objets affectent lors vos sens ;
Vous desirez tout voir & tout apprendre :
On ne fait trop d'abord comment s'y prendre ;
Mais , en tenant l'aiguille ou le tricot ,
Toujours l'oreille est à l'affût d'un mot ;

Et sur ce mot l'esprit bat la campagne ;
 On questionne en secret sa compagne
 Sur ce qu'on voit, sur ce qu'on ne voit pas.
 Que font, Mamour, ces deux pigeons là-bas ?
 Se battent-ils ? Petite curieuse,
 Vous ne ferez bientôt plus vertueuse.
 Le desir vient de constater les faits ;
 Et puis ,... & puis ,... c'est assez, je me tais.
 Mais j'en appelle à votre expérience,
 Bonnes Mamans, qui, dès la tendre enfance,
 A la brochette élevez ces oiseaux ;
 Malgré vos soins, vos verroux, vos barreaux,
 Tant qu'ils auront des yeux & des oreilles,
 Toujours serez les dupes de vos veilles.
 Que dis-je ? hélas ! qui le fait mieux que toi,
 Espiegle Amour ? Viens-donc, inspire-moi :
 De tes écarts je célèbre l'histoire ;
 De pareils chants font des vers à ta gloire.

CAQUET-BONBEC, née au Pays Cauchois,
 Hors de la coque au plus depuis un mois,
 Blanche, hupée, & de tous points charmante,
 Voilà, Lecteur, de LA POULE A MA TANTE
 L'âge, le nom, le Pays, & les traits :
 Elle avoit même été choisie exprès
 Dans vingt poussins d'une seule couvée.
 Onc on ne vit poulette plus privée :
 CAQUET-BONBEC reposoit sur le sein
 De sa maîtresse, & mangeoit dans sa main ;

Enfin ma Tante eut pour sa propre niece
Porté moins loin ses soins & sa tendresse.

Pour une Poule.... oh ! c'est trop singulier,
Il faut avoir un goût bien roturier...
Et la beauté qui chérit sa perruche,
Son épagneul, sa chatte, ou sa guenuche,
Non pas autant, mais plus que son époux,
A-t-elle un goût bien plus noble, entre nous ?
Quoi qu'il en soit, ma Tante aimoit sa Poule,
Cet amour-là peut passer dans la foule.
Elle n'osoit la quitter d'un instant,
Et sous la clef l'enfermoit en sortant :
Son but, sur-tout, étoit que sa pupille,
(De très-bonne heure une Poule est nubile,)
N'eût de l'amour aucune notion.
Aussi chez elle il n'étoit question
Non plus de Coqs, que si dans la Nature
On n'en avoit jamais vu la figure :
Ma Tante même évitoit avec soin
De les nommer ni de près ni de loin ;
Car un nom reste, & souvent facilite
A découvrir les choses par la suite.
Elle avoit pris un logis à l'écart,
Loin des voisins, de peur que par hazard
Du précurseur de l'aurore vermeille
Le chant aigu ne vînt frapper l'oreille
De sa poulette, & par sa nouveauté
Ne réveillât sa curiosité.

MAIS, vains efforts, tous ces petits mysteres
Sont trop usés, & ne servent plus gueres;
L'instinct tout seul dicte aux moins entendus
Qu'il est encor d'autres individus
D'une nature à la nôtre homogene,
Et sans lesquels nous ne sommes à peine
Que des moitiés d'Êtres fort imparfaits.
De tels pensers bercent maintes Agnès,
Que leurs Mamans, leurs Tantes & leurs Mies
Debonne foi croient bien endormies.
Je ne fais trop s'il ne vaudroit pas mieux
Sur tout cela leur desfilier les yeux,
Tout doucement leur en dire les suites:
De ces dangers du moins étant instruites,
On ne pourroit les prendre au dépourvu;
En fait d'amour, ainsi que je l'ai vu,
La plutôt prise est souvent la plus neuve;
CAQUET-BONBEC, hélas! en est la preuve.

L'HISTOIRE dit qu'elle aimoit à jaser.
Ma tante aussi, l'on doit le supposer:
Or quand Poulette appercevoit sa bonne
En belle humeur, aussi-tôt la friponne
Lui venoit faire, avec son air matois,
Des questions fort drôles quelquefois.

. JE voudrois bien, disoit-elle, connoître
D'où je proviens, & qui m'a donné l'être;
M'a-t-on trouvée ainsi que me voilà?...

Quelle demande ! Est-ce qu'on te moula ?
Lui répondoit ma Tante ; eh ! c'est ta mere
Apparemment qui t'enfanta , ma chere....
Ah ! bon ; mais où ?... quand ?... avec quoi ?...
comment

M'a-t-elle faite ? En feriez-vous autant ?..
Ma tante alors ne favoit que répondre :
Il eût fallu lui dire , puis-je pondre ?
A quoi CAQUET eût répliqué soudain :
Qu'est-ce que c'est que pondre ? Et de ce train
La question devenoit délicate.
De crainte donc de quelque disparate,
La Bonne , à bout , la réprimoit d'abord ,
En lui disant : Finissons , c'est trop fort ,
Cela te passe , & tu n'es pas en âge ,
A beaucoup près , d'en savoir davantage.
Et puis CAQUET , se le tenant pour dit ,
N'y songeoit plus ?... Oh que non , de dépit ,
En attendant qu'elle devînt plus grande ,
Elle pensoit à quelqu'autre demande.

MA honne Tante , environ pour un mois ,
De sa maison fut contrainte une fois
De s'absenter pour affaire pressante :
La circonstance étoit embarrassante.
Que deviendra Poulette , mes amours ,
Se disoit-elle ? au logis , sans secours ,
La laisserai-je un mois durant seulette ;
Le terme est long ; & d'ailleurs en cachette

S'il arrivoit que quelques coquelets
 Vinssent roder... gare alors les poulets...
 Je la mettrois volontiers du voyage ;
 Mais la porter dans un panier , en cage ,
 C'est fort gênant... Enfin tout combiné ,
 Ce milieu fut par elle imaginé.

Non loin de là vingt ou trente vestales
 Avoient lié sous les regles claustrales
 Leurs volontés ; & , grace au triple vœu ,
 De l'avenir s'inquiétant très-peu ,
 Vivoient en paix , du moins en apparence.
 Ma bonne Tante avoit , dès son enfance ,
 Dans ce Couvent fait son cours d'oraisons ,
 Et conservoit depuis des liaisons
 Avec sur-tout un antique Discrete ,
 D'une humeur grave , & parfois aigrette ;
 On la nommoit la Mere MISANDRA.
 Avec raison notre Tante augura
 Ne pouvoir mettre en des mains plus fidelles
 Son cher bijou , que parmi ces femelles.
 Prête à partir , elle fut engager
 Sa vieille amie à vouloir s'en charger.

Si vous saviez , lui dit la chere Tante ,
 En vérité , Poulette est étonnante ;
 C'est vous donner en dépôt un trésor :
 Elle a des mœurs dignes de l'âge d'or ;

Elle est sensible à la moindre équivoque ;
Et telle enfin qu'au sortir de la coque :
Puis-je espérer que jusqu'à mon retour
Vous la gardiez dans votre basse-cour ?

DE tout mon cœur, reprit la Nonne austère :
CAQUET verra dans notre Monastère
Un bon exemple ; & quand vous reviendrez,
Grace à nos soins , vous la retrouverez
Tout aussi sage , & beaucoup mieux instruite ;
Reposez-vous sur moi de sa conduite.

MA Tante ayant sur ce point le cœur net,
Le lendemain part en cabriolet...
Pour aller où ?... Bon , qu'importe ? à la foire,
Cela ne fait rien du tout à l'histoire.
Quant à BONBEC, Misandra par le Tour
La fit passer , puis dans la basse-cour,
Entre ses bras portant sa nouvelle ouaille,
Fut l'enfermer parmi mainte volaille....

Quoi ! pêle-mêle ? oh ! gare les accrocs
Pour sa vertu ; car on fait que les coqs
Sont libertins , qui , hors de l'épINETTE,
Respectent peu l'honneur d'une poulette :
Précisément c'est avoir , pour le coup ,
Comme l'on dit , *livré sa fille au loup.

AH ! doucement , suspendez vos critiques ;
Vous ignorez du Couvent les rubriques.

Tout mâle étoit exclus de cette cour,
Messieurs les Coqs, peu discrets en amour,
Pouvant donner à ces jeunes vestales
Des notions d'unions conjugales,
On n'y voyoit pas même un seul poulet.
La seule Abbesse, encor prenant le lait,
Pouvoit avoir quelques chapons en mue;
Mais avant tout, de crainte de bévue,
Si falloit-il que ces infortunés
Par des experts fussent examinés,
Et leurs rapports, devant les vénérables,
En plein chapitre affirmés véritables.
D'un autre part, sur ce beni paillier,
Vous eussiez vu des poules un millier,
Sans y compter maintes poulardes grasses
Qui fourmilloient dans cinq ou six cours-basses.

Qui n'auroit cru la pudeur de BONBEC,
Dans cet asyle, à l'abri d'un échec?
Mais pour tenter le sexe trop fragile,
Que le démon est en ruses fertile!
Pour séduire Eve, on sait qu'anciennement
Il employa l'organe d'un serpent;
Ce jargon-là n'étant plus trop en vogue,
Il en prit un beaucoup plus analogue.
Ciel! deviez-vous souffrir que ce vautour
Troublât ainsi tout une basse-cour!

Un beau matin, au lever de l'aurore,
Comme au Dortoir on sommeilloit encore,

On entendit d'une distincte voix,
COQUERICO répété par trois fois.

A ces accens, soudain poules émues,
Le bec ouvert, restent comme statues;
Pour les trois quarts ce mot étoit du Grec,
Mais pis encor, las ! pour CAQUET-BONBEC.

LE bruit cessé, nos Poulettes de faire,
A leur façon, chacune un commentaire
Sur l'animal dont les terribles cris
Avoient si fort troublé tous les esprits ;
Car on sentoît qu'une telle musique
Ne partoît pas d'un gosier monastique.
L'une disoit : c'est un monstre, ma Sœur ;
Quel vilain chant ! disoit l'autre, il fait peur.
Bref, on ne fit, jusqu'à la nuit venue,
Que discourir de la bête inconnue.

IL en faut moins pour exciter souvent
Bien des caquets au milieu d'un Couvent.



CHANT SECON D.

*Non tibi quid liceat , sed quid fecisse decebit
Occurrat.*

(CLAUDIAN.)

U N Philosophe a prétendu n'a gueres,
Que nous devions , miseres pour miseres,
Choisir plutôt d'être aveugles que sourds ;
Moi , j'aimerois bien mieux tout à rebours
Garder mes yeux , & perdre mes oreilles :
C'est un plaisir de jouir des merveilles
Que la nature offre à l'œil ici-bas :
Autre avantage , & dont je fais grand cas ;
Lorsque l'on voit , on peut lire ; & quels
charmes !

Contre l'ennui quelles puissantes armes !
Que ce Docteur partage donc en deux
Le différent , ou je garde mes yeux ,
Et consens fort à perdre mes oreilles ,
Quand j'en aurois quatre paires , pareilles
Pour la longueur à celles de Midas.
Au fond un sourd gagne à n'entendre pas ,
Le plus souvent , de noires médisances ,
De fots propos remplis d'impertinences ,
Des colibets sans sel & sans esprit ,
Et des chansons dont la pudeur gémit :

Bref, selon moi, sa These est révoltante.
 Sans contredit, si la Poule à ma Tante
 Eût, par exemple, été sourde, il est clair
 Que ces accens qui vinrent frapper l'air,
 N'eussent jamais dans son ame fait naître
 Le vain desir de voir & de connoître
 L'Auteur caché de ces sons enchanteurs;
 Desir fatal, qui causa ses malheurs:
 Mais chut... que dis-je? en ce récit tragique
 Suivons des faits l'ordre chronologique.

CAQUET-BONBEC nuit & jour *in pectore*
 Réfléchissoit à ce Coquerico.
 D'où peut venir l'émotion nouvelle
 Que ce chant-là me cause, disoit-elle?
 Oui, pour connoître & pour voir ce chanteur,
 Je donnerois dix plumes de bon cœur.
 Dans son esprit la Poulette à ma Tante
 Rappelle alors qu'à cette voix tonnante
 Une des leurs, experte apparemment,
 N'avoit fait voir aucun étonnement;
 Elle en conclut que cette Poule altiere
 Devoit sans doute être au fait du mystere.
 Sur ce soupçon, CAQUET l'aborde un jour,
 Et l'attirant dans un coin de la cour:
 Vous paroissez, lui dit-elle, ma Bonne,
 Poule de cœur; pour moi, je suis poltrone,
 Et tremble encor de ce Coquerico,
 Qui l'autre jour fit retentir l'écho;

Mais j'appercus que cette voix terrible
Ne fit sur vous aucun effet sensible.
Sauriez-vous donc , par hazard , ce que c'est ?
Dites-le moi , ma Bonne , s'il vous plaît.

Or cette poule , à qui BONBEC , peu fine ,
S'adreffoit-là , se nommoit Discoline ;
Vieille commere , & qui dans son printemps
Avoit , dit-on , eu grand nombre d'amans :
Etant déjà sur le retour de l'âge ,
Quand elle vint dans ce réduit sauvage ,
Où tout plaisir lui sembloit interdit ,
Elle voulut se mettre par dépit ,
Peut-être bien aussi par lassitude ,
Dans la réforme , & se donna pour prude ,
Critiquant tout dans ses sombres humeurs.

C'EST singulier , comme affectant nos mœurs ,
Les animaux , qui parmi nous habitent ,
Par instinct seul quelquefois nous imitent.

MAIS poursuivons. Discoline à CAQUET
Répondit donc , d'un air grave & discret :

OUI-DA , je fais , n'en doutez-pas , Mignone ,
D'où part la voix qui si fort vous étonne ;
C'est d'un oiseau presque semblable à nous ,
D'un caractère altier , rude & jaloux.
Ah ! Ciel ! Pourquoi l'ai-je connu ! ma vie
De mille maux n'eût pas été suivie ,

Fait pour garder le ton de Courtisan ,
 Auprès de nous il agit en Sultan ;
 De nos desirs exige seul l'hommage ,
 Et prétend seul au droit d'être volage :
 Bénissez, oui, mille fois votre sort ,
 D'être enfermée ici comme en un Port ,
 Où vous vivez loin de son esclavage ;
 Car c'est sur-tout des Poules de votre âge
 Qu'il est friand ; bientôt ce suborneur
 Vous raviroit, sans pitié, votre honneur.
 J'ai, comme vous, été jeune & jolie...
 Ah ! s'il se peut, de crainte de folie,
 Ignorez donc qu'au monde il est des Coqs ;
 En fait d'amour, ce sont tous des escrocs.

CE peu de mots, de la Poule à ma Tante
 Ne fit encor qu'une demi-savante ;
 Mais c'en fut bien assez pour lui donner
 Ample matière à beaucoup raisonner.

EN tout Pays, au reste, c'est l'usage ;
 Car qui voit-on raisonner davantage
 Sur tous sujets que les demi-savans ?
 Le pis encor, c'est que ces pauvres gens
 N'ont pas le quart du bon sens de Poulette.

POUR revenir à notre historiette,
 Sur ce qu'enfin Discoline avoit dit,
 BONBEC forgeoit dans son petit esprit

Mille portraits de figure risible
De cet oiseau si fier & si terrible :
Car pour le nom, on ne l'oublioit point ;
En cas pareil , c'est toujours un grand point.
Mais savoir seule un secret est bien fade ,
Et le moyen avec sa camarade
D'en pouvoir taire un tel que celui-ci ,
Dont on n'est pas encor bien éclairci ?

BONBEC aimoit une jeune Leucote
Autre Poulette , & qui n'étoit brin fotte ;
Elle s'en vint lui dire un jour tout bas :
Mon cœur, gageons que tu ne connois pas
Un animal qu'on nomme un coq... Peut-être,
Dit l'autre : ici le voyons-nous paroître?...
Jamais , ma sœur ; un Coq est un oiseau
Nous ressemblant comme deux gouttes d'eau,
De notre honneur très-friand ; c'est dommage
Qu'il soit , dit-on , jaloux, fier & volage ;
De lui partoît ce cri qui l'autre jour
Fit retentir si fort la basse-cour.
C'est Discoline , une de nos Doyennes ,
Qui me l'a peint de couleurs si vilaines ,
S'en plaignant fort , je ne fais pas pourquoi ;
Elle en a fait un mystère avec moi.

OUI, dit Leucote , il me vient une idée
Sur la figure assez dégingandée
De ces chapons qui vivent parmi nous ,
Nous regardant avec des yeux jaloux ;

Ils font peut-être un peu de cette espece :
Consultons-en quelqu'un avec adresse.

C'EST bien pensé, dit BONBEC. A l'un d'eux,
Avec douceur, le couple curieux
Va tout d'abord tirer la révérence,
En lui disant : Seigneur, votre excellence,
Avec sa queue en cercle & son grand froc,
N'est-elle pas une façon de Coq ?

A quels propos, Mesdames, je vous prie,
M'adressez-vous pareille raillerie,
Leur répondit d'un gosier enrhumé,
En rougissant, cet eunuque emplumé ?
Savez-vous bien que tout autre à ma place
Vous graverait ses griffes sur la face ?
Mais je l'excuse : & de votre côté
C'est ignorance, & non malignité :
Apprenez-donc enfin à me connoître ;
Hélas ! c'est vrai, je suis un Coq sans l'être ;
J'étois né tel, graces à mes parens,
Et mes regrets en font de sûrs garants ;
Mais un brutal ennemi de ma race,
Pour me donner parmi vous une place,
Le fer en main, par le plus noir forfait,
M'a, jeune encor, privé de ce qui fait
D'un Coq à moi toute la différence :
L'orgueil pâtit de telle confidence,
Et je ne puis vous rien dire de plus,
Ni vous offrir que des vœux superflus.

APRÈS ces mots, Dom Chapon à nos belles
Fait ses adieux, jette les yeux sur elles,
Et dans son cœur pousse un soupir amer.

PAREIL récit, qui n'étoit pas trop clair,
N'empêcha point BONBEC & sa compagne
De faire encor cent châteaux en Espagne.

NOUS voici moins instruites que devant,
Et ce Seigneur, je crois, nous en revend,
Disoit BONBEC; comment a-t-il pu naître
Vrai Coq d'abord, & puis cesser de l'être?
Que veut-il dire avec ce fer aussi?...
Quoi qu'il en soit au surplus de ceci,
Si faut-il que, malgré verrous & pelle,
Je voie un Coq, ou qu'un Diable s'en mêle:
Mais attends... oui... c'est un moyen très-sûr...
Qui nous empêche, escaladant le mur,
D'aller chercher nous-mêmes à la ronde
Cet oiseau rare? Il en est dans le monde
Plus d'un, peut-être; & celui l'autre jour
Qui crioit tant, sembloit près de la cour:
Nous pourrions bien le rencontrer encore;
Dépêchons-nous, ce desir me dévore.
Tope, partons, dit Leucote, aujourd'hui,
Sauf à rentrer tout de suite avec lui.

JOLI complot pour des poules cloîtrées:
Mais fournissez d'ailes bien assurées

Chaque Nonnain ; si tout n'est envolé
Demain au soir, je veux être étrillé.

LE parti pris par nos jeunes ouailles
De s'échapper pardeffus les murailles,
On avisa comme on feroit ce faut :
Le mur étoit par dedans un peu haut :
Puis nonobstant qu'entre les volatiles,
Les poules sont au vol les moins agiles,
Pour leur ôter toute démangeaison
De fuir un jour de la sainte prison,
D'une aile au moins on avoit la coutume
De leur rogner le bout de chaque plume ;
Heureusement deux milliers de fagots
Dans cette cour étoient tout à propos
Rangés en pile, & l'on pouvoit du faite
Presqu'à pieds joints du mur gagner la crête,
Ce fut aussi par-là qu'on résolut
De s'esquiver sans qu'on s'en apperçut,
Et pas plus tard que dès la nuit suivante.

LA sœur Touriere, avec une servante,
Avoit le soin, chaque jour, vers le soir,
De faire entrer les Poules au juchoir,
Mais pêle-mêle, on ne les comptoit gueres ;
Quand ce fut l'heure, à peu près, nos com-
meres

Sous un hangar s'en furent avec soin
Toutes les deux se blottir sous du foin.

DÉJÀ

DÉJA la nuit, des crêpes attifée,
Étoit au tiers de sa course, & Morphée
Entre ses bras dorlotant nos Nonnains,
Les amusoit du moins de songes vains,
Lorsqu'en tremblant nos deux bonnes amies
Quittent leur cache, & rien moins qu'endormies
Grimpent sans bruit au faite des fagots,
Et puis de là sur les murs de l'enclos.

MA Tante, hélas ! qu'êtes-vous devenue ?
Encore un faut, & BONBEC est perdue.

LA lune étoit justement dans son plein,
La nuit tranquille, & le temps fort serein ;
Du haut en bas nos deux aventurieres
Virent bientôt de profondes ornières
De vastes champs & d'épis hérissés ;
De grands jardins entourés de fossés..
A ces objets, tout inconnus pour elles,
La peur d'abord les prit, & nos pucelles
Plus d'un quart-d'heure agiterent tout bas
S'il valoit mieux retourner sur ses pas ;
Mais il étoit écrit dans le grand livre :
CAQUET-BONBEC, LASSE DE TOUJOURS VIVRE
EN AUTOMATE, ET SOUS L'ŒIL DES ARGUS,
IRA DU MONDE APPRENDRE ENFIN LES US.
Aussi bientôt, comme la plus hardie,
Rassura-t-elle en ces mots son amie :

ALLONS, ma Sœur, il faut dégringoler,
Nous en avons trop fait pour reculer;
Que risquons-nous? Hors de ce Monastere,
N'est-il donc plus d'autres Poules sur terre?
Va, nous ferons comme elles à peu près.

CAQUET-BONBEC alors sur ses jarrets
Fait un élan, & déployant son aile,
Se jette à bas, & Leucote après-elle.



CHANT TROISIEME.

Non semper ea sunt quæ videntur.

(P H Œ D R.)

O N dit toujours , poursuivez jusqu'au bout,
 Vous parviendrez ; comptez que c'est dans tout
 Uniquement le premier pas qui coûte :
 En général c'est vrai ; pourtant j'ajoute
 Que le second ne coûte guere moins ;
 Je pourrois bien prendre ici pour témoins
 Ces nouveaux chants où s'engage ma Muse,
 Si ce n'étoit que ce travail m'amuse ;
 Car mon Pégase a le trot assez doux :
 Ce que j'en dis , hélas ! n'est que pour vous,
 CAQUET-BONBEC, Poule trop imprudente.
 L'eussiez-vous cru, ma scrupuleuse Tante ,
 Que votre élève , après vos documens ,
 Dût à telle heure ainsi courir les champs ?
 Mais , après tout , elle seule est blâmable ;
 De ses travers étiez-vous responsable,
 Après l'avoir mise en si bonnes mains ?
 Qui ne feroit sa fille à des Nonnains ?

CAQUET-BONBEC ayant avec Leucote
 Du haut du mur fait un sot dans la crote ;
 Quand sur leurs pieds elles purent tenir ,
 Ne furent plus d'abord que devenir ;

Enfin CAQUET prit ainsi la parole :
Eh bien , ma Sœur , de notre cabriole
Quel sera donc le but ? De quel côté
Porterons-nous nos pas ? En vérité ,
Je ne fais trop , lui répondit Leucote ;
Jamais , mon cœur , je ne fus si pagnote ;
Il faut pourtant partir avant le jour ;
Si l'on alloit hors de la basse-cour
Nous rencontrer à ces heures indues ,
On nous prendroit pour des Poules perdues.

C'ÉTOIT bien dit ; ainsi ces deux enfans
Partent enfin , côte à côte , à pas lents ,
D'une démarche inquiète , incertaine ,
Sans dire mot , retenant leur haleine ;
Tous les objets leur donnent le frisson ,
La moindre feuille agitée , un buisson ,
L'onde où se peint la Lune à face blême ,
Un caillou blanc , jusqu'à leur ombre même ,
Qui leur semble être une Sœur qui les suit.

TELS se glissant dans l'ombre à petit bruit ,
Sur les glacis d'une Ville investie ,
Deux espions , avant une sortie ,
Vont observer , se courbant à demi ,
Ce que l'on fait dans le camp ennemi.

Du vieux Titon l'Epouse matinale ,
Quittant déjà sa couche nuptiale ,

Mettoit son nez couleur de rose à l'air;
 Autrement dit, il faisoit déjà clair;
 Quand notre couple, au coin d'une masure,
 Voit à vingt pas, pour première aventure,
 Certain croquant, ayant guêtres, bâton
 Et havre-sac; c'est d'un demi-fripon,
 Comme l'on fait, l'uniforme ordinaire;
 BONBEC, Leucote, hélas! qu'allez-vous faire?
 Un tel escroc est pire qu'un Renard;
 Sauvez-vous vite... ô ciel! il est trop tard...
 Le larronneau, dans son ame assassine,
 D'abord avoit, d'après leur bonne mine,
 Fondé l'espoir d'un excellent repas.

A son aspect, Poulettes sur leurs pas
 Vers le Couvent veulent prendre la fuite;
 Mais le maraud se met à la poursuite,
 Et dans un coin cherche à les acculer.
 Ah! si du moins vous eussiez pu voler!
 Mais, je l'ai dit, des Nonnes le faux zèle
 Ne leur laissoit l'usage que d'une aile:
 Qu'on vienne encor nous dire que la peur
 Dans le besoin en donne; quelle erreur!...

DÉJÀ pourtant quelques toises d'avance
 Leur faisoient luire un rayon d'espérance,
 Quand le manant, qui craint de perdre enfin
 Sa riche proie, empoigne ce gourdin
 Si redoutable aux Poulets & Poulardes,
 Et de roideur le lance à nos fuyardes.

Le bâton tourne en sifflant dans les airs,
Et vient frapper, par un fatal revers,
Dans le jarret la petite Leucote,
Qui du coup reste & boiteuse & manchote.

BONBEC voyant sa chère amie à bas,
Jette un grand cri, rebrousse sur ses pas,
Détalant vîte à travers la campagne,
Sans s'intriguer du sort de sa Compagne.
Ce procédé n'est pas fort généreux:
Je le fais bien, & BONBEC eût fait mieux,
Pour lui prouver une amitié fidelle,
De se laisser estropier comme elle:
Mais l'héroïsme est-il poussé si loin
Par une Poule? Aussi son premier soin,
Comme j'ai dit, fut de prendre la fuite,
Toute tremblante, & croyant à sa suite
Avoir toujours le maraudeur bourru.

CAQUET ayant de la sorte couru
Deux mille pas, n'en pouvant plus, s'arrête:
Leucote alors lui revient dans la tête,
De la pleurer c'étoit-là le moment;
Aussi fit-elle : enfin la pauvre enfant
Sur ses talons s'accroupit dans la plaine,
Pour réfléchir en reprenant haleine.

RÉFLÉCHIR... elle... une Poule!.. oh, ma foi,
C'est, dira-t-on, se moquer... Eh, pourquoi?

Je vous soutiens que tout le monde pense,
Sages & fous : toute la différence
C'est que ceux-là réfléchissent devant,
Et que ceux-ci ne le font seulement
Que bien après l'action entreprise.

POULETTE donc , raisonnant à sa guise ;
Disoit tout bas : mon sort est bien chanceux ;
Nous avons fait une sottise à deux,
Et je suis seule à présent à la boire...
De mon honneur qu'est-ce que l'on va croire !...
Et si ma bonne alloit me découvrir...
Ah ! juste ciel ! j'aimerois mieux mourir.
Ce feroit bien le parti le plus sage
De renoncer à ce maudit voyage,
En regagnant, sauf la correction,
L'enclos sacré de notre pension ;
Mais , quoi ! j'irois reprendre la clôture ;
Sans avoir vu le Coq , même en peinture !
Quel supplice ! ah ! ce desir dans mon cœur
S'opposeroit sans cesse à mon bonheur ;
Voyons-en un , du moins , pour les connoître,
Et je retourne aussi-tôt dans le Cloître.
Ainsi raisonne , avec son traversin,
Tout crâne enté sur un corps féminin.
Ah ! si Maman me faisoit voir ce monde
Contre lequel nuit & jour elle gronde ;
Comme elle , au moins , si j'en avois tâté,
Pour en connoître à fond la vanité,

Dans un désert lors , de toutes mes forces ,
J'irois bientôt fuir ses fausses amorces...
Abus ; malgré ses pieges , ses poisons ,
Le monde plaît tant que nous lui plaçons ;
On ne le trouve injuste , on ne l'évite ,
Que lorsqu'hélas ! le premier il nous quitte.

NOTRE BONBEC , sur ce qu'elle feroit ,
Avec sa crête ainsi délibéroit ,
Quand elle vit , se tournant par derriere ,
Un tourbillon d'une épaisse poussiere ,
D'où s'échappoit , à différentes fois ,
Un bruit confus de glapissantes voix.

A cet objet , notre Poule idiote
Croit voir soudain , comme eût fait Dom-
Quichotte ,
Dans la frayeur qui trouble son cerveau ,
De fiers géans un escadron nouveau ;
Mais toutefois avec la différence
Que Dom-Quichotte eût présenté la lance ,
Piqué des deux , couru les assaillir ,
Et que BONBEC se disposoit à fuir ,
Peu curieuse avec eux d'en découdre.
Heureusement ce nuage de poudre
N'annonçoit pas tout-à-fait des géans ,
Mais des Dindons qu'un garçon de dix ans ,
La verge en main , dans les champs menoit paître.

BONBEC n'ayant l'honneur de les connoître ,

D'où voudroit-on qu'elle les eût connus ?)
A leurs maintiens gauches & faugrenus,
Les prit pour gens simples & sans malice,
Et puis, d'après je ne fais quel indice,
Se figura que peut-être c'étoit
Un Régiment de Coqs qu'elle cherchoit.
Ce qu'on desire est chose décidée ;
Ainsi BONBEC, sur cette fausse idée,
Au-devant d'eux s'avance sans effroi,
Se rengorgeant, demandez-moi pourquoi.

LES Poulets d'Inde, entr'autres avantages,
Sont réputés de si fots personnages,
Que l'on a fait, tant elle faute aux yeux,
De leur bêtise un proverbe en tous lieux ;
Peu faits, d'ailleurs, encore à nos coutumes,
Ces Indiens, pour le beau sexe en plumes,
Comme nos Coqs n'ont pas le ton galant.

POULETTE donc, de cet air nonchalant,
Approchoit d'eux, quand chaque Poulet d'Inde,
La crête en feu, sur les ergots se guinde,
Et l'environne en marchant de biais ;
Puis quelque temps, d'un air assez niais,
La considère ; après quoi ces mauffades,
A coups de becs, lui font mille incartades,
Et sans pitié plument son croupion.

NOTRE CAQUET, à la réception,

Connut bientôt que ces sottes especes
Se prêteroient fort mal à ses caresses,
N'étant point gens chantant COQUERICO;
Honteuse & dupe enfin du quiproquo,
A l'étourdie, elle fuit : la fortune,
Qui lui gardoit tout ce jour-là rancune,
La fait tomber dans une mare d'eau ;
Elle en sort, las ! trempée, & de nouveau,
Sans s'arrêter, court de toute sa force ;
Quand, pour surcroît de malheur, une entorse,
Qu'elle se donne au pied gauche en chemin,
Pense la rendre encore d'un Doguin
La triste proie : à la fin la pauvrete
Se trouve à point, près d'une maisonnette ;
Par la chaudiere, en halletant, CAQUET
Echappe vite à la dent du roquet,
Comme un voleur que la Maréchaussée
Poursuit de près ; & va, tête baissée,
Sans regarder, se tapir sous un four.

CONVENONS-EN, voici pour un seul jour,
Pour qui n'a vu le monde qu'en peinture,
Des incidens d'assez mauvais augure.
Mais, dira-t-on, les Romans sont remplis
De pareils faits : une jeune Philis,
A qui l'amour a tourné la cervelle,
Par un Amant au moins aussi fou qu'elle,
Se fait en poste enlever un matin
Hors du Couvent ; surviennent en chemin,

Des cavaliers, ou des voleurs, n'importe,
L'épée au poing, tuant tout ; on l'emporte
Au fond d'un bois, & puis... & cætera.

EH, qui l'ignore ? Oui, sans doute ; on lira
Dans cent Romans pareilles aventures :
Mais ce sont-là des fables toutes pures ;
Au lieu qu'ici l'on vous donne des faits
Qu'on garantit vrais, s'il en fut jamais.

DE la chaumine où la Poule à ma Tante
Vint se fauver, l'hôtesse étoit absente,
Et, qui plus est, toute sa suite aussi :
Qu'on n'aille pas être la dupe ici
De tout ce monde, à parler sans emphase,
Mere Michelle étoit de cette case
Patrone unique, & sans bêtes ni gens.

BONBEC sentit, ayant repris ses sens,
Que son jabot crioit bien fort famine ;
Quittant sa cache alors, par la cuisine
Elle se traîne en rodant, pour chercher
Par-ci par-là quelque chose à mâcher.

CHEZ les petits on trouve, au bout du
compte,
Une ressource & plus sûre & plus prompte.
Grands de la terre ! au pauvre malheureux
Que servent, las ! vos apprêts somptueux ?

Sur vos parquets bien cirés , ma Poulette
N'eût pas trouvé seulement une miette ;
Un ventre à jeun , sous un lambri doré ,
Est fort souvent assez mal restauré :
Sur le plancher de la Mere Michelle ,
Sous le grabat , la huche , l'escabelle ,
On trouve à vivre ; enfin dans ce taudis ,
CAQUET-BONBEC fit un repas exquis.



CHANT QUATRIEME.

Nescia mens hominum fati sortisque futura.

(VIRGIL.)

LES deux tonneaux, d'où Jupiter nous verse
Le bien, le mal, quoique toujours en perce
Ne coulent pas tous les deux à la fois ;
Et quand ce Dieu, par vengeance ou par choix,
Nous a tiré quelque peu de piquette ,
Il faut la boire ; & de l'autre feuillette
Bientôt après il nous donne du bon :
Ou, pour parler en plus commun jargon,
Toute sa vie un pauvre misérable
Ne trouve pas à sa porte le Diable.

CAQUET-BONBEC n'avoit pas eu d'abord
A se louer infiniment du sort.
On me dira ; c'étoit sa faute, au reste ,
Pourquoi courir?... C'est vrai ; qui le conteste ?
Mais depuis quand le sort, pour le guignon ,
S'informe-t-il si l'on a tort ou non ?
Quoi qu'il en soit , la fortune inconstante
Donna répit à la Poule à ma Tante.

MERE Michelle , en revenant le soir
De son travail, fort surprise de voir

Notre BONBEC dormant dans sa chaumine,
Pensa d'abord que de chez sa voisine
Cette Poulette égarée un peu tard,
Étoit chez elle entrée à tout hazard,
Et la laissa, la tête sous son aile,
Faire dodo ; car la Mere Michelle,
Quoiqu'assez pauvre & vieille, étoit, dit-on,
Le meilleur cœur de femme du canton.

Le lendemain la mere prend Poulotte
Sur ses genoux, la baise, la dorlote,
Et lui demande enfin pourquoi, comment
Elle est venue ? Un si doux traitement
De la petite ayant calmé le trouble,
Elle lui rend ses caresses au double ;
Mais sur le fait dont étoit question,
On s'attend bien à la restriction :
Quand une histoire est un peu graveleuse,
Dans son narré toute fille est menteuse.

MAMAN, lui dit BONBEC, d'un ton calin,
Si vous saviez, j'ai bien eu du chagrin ;
J'ai quelque part une Bonne qui m'aime
D'un amour tendre, & que j'aime de même ;
Hier matin j'eus la démangeaison
De m'écarter un peu de sa maison ;
C'étoit, je crois, la première sortie
Que j'eusse faite encore de ma vie ;
J'étois au plus à cent pas du logis,
Lorsqu'un quidam, suivi d'un chien, s'est mis,

Comme un brutal, à me poursuivre, enforte
Que me coupant le chemin de la porte,
Il m'a fallu fuir d'un autre côté;
C'est un miracle insigne, en vérité,
Que j'aie enfin gagné votre demeure;
Mais j'ai couru pendant au moins une heure
A travers champ; ma chere Bonne ainsi
Doit demeurer bien loin, bien loin d'ici.
Lorsque BONBEC eut dit, mere Michelle
Lui repliqua: console-toi, ma belle;
Près du hameau nous avons un Devin
Qui lit par cœur au livre du destin;
Nous l'irons voir, sans te faire connoître:
Point ne voudroit devinailler peut-être
Pour une Poule, il en feroit honteux;
Je feindrai donc avec lui que je veux
Le consulter sur le sort d'une niece.

OR ce Devin, rare dans son espece,
En étoit un de ceux que les Anciens
Avoient nommés Alëctryomantiens;
Gens fins, passant pour faire des miracles:
Leur coutume est, en rendant leurs Oracles,
De se servir de Coqs; & c'est, dit-on,
De là qu'en Grec est dérivé leur nom.

D'ABORD ces Coqs doivent être très-vierges;
Puis dans un coin, au milieu de trois cierges,
Est élevé sur des pieds en sautoir
Comme un Autel, rond, plat, de marbre noir,

Au bord duquel, dans deux circonférences,
Sont évidés, à d'égales distances,
Vingt-quatre creux, ayant chacun devant
De l'Alphabet une lettre d'argent.

QUAND au Sorcier arrive une pratique,
Il prend d'abord sa baguette magique,
Roule les yeux, & trace sans compas
Un cercle en l'air, prononce à demi-bas
Cinq ou six mots inconnus & qu'il forge;
Dans chaque case il dépose un grain d'orge,
Choisit un Coq à jeun, le met debout
Sur cet Autel, bien au centre sur-tout:
Du centre aux grains, dont l'odeur l'électrise,
Ce Coq bientôt s'avance, (quoi qu'en dise
Jean Buridan,) en croque deux ou trois,
Ou plus ou moins : de ceux dont il fait choix
Le Sorcier suit les lettres sans rien dire,
Et puis, feignant que quelque Dieu l'inspire,
D'après cela débite hardiment
Une réponse. On paie grassement,
Et l'on s'en va très-instruit : dans la suite,
S'il est trouvé menteur, il en est quitte
Pour dire aux gens qu'ils ne l'ont pas compris.

NOTRE Devin, grand, sec, à cheveux
gris,
Avoit l'honneur, disoit-on, de descendre
Du côté gauche, il est vrai, de Cassandre ;

Calambredain étoit son nom : le fort
Sembloit toujours être avec lui d'accord.
Il ne s'étoit , assure la chronique,
Jamais trompé , hors une fois unique ,
Qu'un jeune gars , croyant beaucoup valoir ,
Vint tout exprès le trouver pour savoir
Quel rang un jour il auroit dans le monde :
Le Coq posé lors sur la table ronde ,
Prit sans choisir quatre grains qu'il croqua ,
Dont le Devin les lettres remarqua ;
Elles formoient le mot FRIP , mot barbare ,
Et propre à faire enrager un ignare ;
Le grand Docteur , Maître Calambredain ,
D'après ce mot , au jeune homme soudain ,
Dit qu'il seroit FRIPIER ; mais notre drôle
Se sentant né pour faire un autre rôle ,
Et d'un métier si vil ayant horreur ,
Prit une Etude , & se fit Procureur :
Donc , pour n'avoir trouvé FRIP analogue
Qu'au mot FRIPIER , cet habile Astrologue
Pour cette fois prit à gauche ; en tout cas ,
Quel est celui qui ne se trompe pas ?
Mais renouons le fil de notre histoire
Qu'a trop rompu ce récit accessoire.

MERE Michelle ayant mis sur le champ
Son beau corset , son cotillon tout blanc ,
Ses souliers neufs , brodés sur les courroies ,
Dans un panier couvert , à claires voies ,

Coucha BONBEC doucement sur du foin,
Et sur le bras la portant avec foin,
S'en fut trouver le Sorcier dans son antre.
Mais, quel prodige ! A peine Michelle entre,
Que l'on entend éclater dans les airs
COQUERICO de vingt gosiers divers.

Qu'ON vienne encore traiter de ridicules
Les partisans zélés des corpuscules ;
Ceux de BONBEC, par émanation,
Des Coqs voisins causoient l'émotion.

A ce grand bruit, le Sorcier en colere
Vint en criant : Au diable soit la mere ;
Es-tu donc folle ? Eh ta Poule, morbleu,
Va mettre ici tous mes Cochets en feu...

QUE votre Altesse excuse cette offense,
J'en ignorois, Seigneur, la conséquence ;
Mais j'aurai soin, dit Michelle, en ce cas
Que du panier elle ne sorte pas :
Ne craignez rien de l'entrevue, au reste ;
Car si vos Coqs sont chastes, je proteste
Que ma Poulette au moins l'est tout autant.

C'ÉTOIT jurer un peu légèrement ;
A peine aurois-je osé répondre d'elle
Pour la minute où la mere Michelle
Deffous les bras l'avoit dans un panier,
Sur-tout encor vis-à-vis d'un Sorcier.

CALAMBREDAIN dit donc lors à la mere:
Qu'exigez-vous de notre ministere?

Je viens, hélas ! reprit-elle, Seigneur,
Pour vous prier en tout bien, tout honneur,
De mettre en jeu votre forcellerie,
Et de me dire, au moins sans tricherie,
Quel est le sort d'une niece que j'ai:
Depuis un mois du logis sans congé,
Elle est partie un matin presque nue,
Et je ne fais ce qu'elle est devenue;
Or de votre art en tous lieux il est bruit;
Par grace donc, apprenez-moi quel fruit
De son voyage apportera ma niece,
En vous donnant, bien entendu, la piece.

DANS un instant, reprit Calembredain,
Nous vous aurons débrouillé son destin.

MAIS je n'ai point tantôt dit, quand j'y
pense,
Que tout le tour du Sallon d'audience
Etoit garni d'especes de guichets
Où le Sorcier renfermoit ses Cochets.

A peine donc la mere avec Poulette
Parurent là, que dans chaque épinette
Messieurs les Coqs à travers les barreaux
Mirent le nez, en faisant de tels sauts,

Que l'on eût dit que du Diable Asmodée
Toute la troupe étoit lors possédée.
De son côté la petite BONBEC
Gesticuloit aussi des pieds, du bec,
Dans son panier, par l'entre-deux des clisses ;
Observant tout ; comme dans les coulisses,
Marton , pour voir quelque'objet de détail,
Lorgne à travers des bâtons d'éventail.

MAIS , las ! ce fut vraiment bien autre chose,
Quand tout fut prêt ; & que le Virtuose
Mît sur la table , au centre , à découvert ,
Un jeune Coq , au maintien noble & fier :
La fine crête à campane vermeille
D'un air galant flotloit sur son oreille ;
Elle sembloit un casque , & ses ergots
Des éperons ; ce Cochet, en deux mots,
Dans cet état , avoit tout l'air du monde
D'un Chevalier dit de la Table ronde :
Son nom étoit Néocrite ; on sent bien
Que chaque Coq avoit aussi le sien ;
Car sans cela , quoique Sorcier , leur maître
Sans doute eût eu peine à les reconnoître.

LE gaillard donc , qu'un coup d'œil de
CAQUET
Dès son entrée avoit rendu coquet,
Auparavant que de visiter l'orge ,
En son honneur entonne à pleine gorge,

D'une voix mâle, un long COQUERICO,
Auquel on fait de toutes parts écho;
Ensuite il prend deux grains par complaisance.

LE Devin lit O A. Ciel ! quelle chance,
S'écria-t-il avec un saint transport !
Oui, je ne vois dans le livre du fort
Que du profit pour la petite niece,
Et pour la tante aussi qu'elle intéresse:
Le mot O A désigne que l'enfant
Retournera pleine d'OR & d'ARGENT.

SOIT, grand merci, j'en ai bien de la joie,
Répond la mere, en offrant sa monnoie;
Puis au Sorcier faisant salamalec,
Regagne l'huis en remportant BONBEC,
Dont un coup d'œil filé vers Néocrite,
Semble lui dire, à regret je te quitte.

MERE Michelle, au logis de retour,
Prend la Poulette, & dit: Eh bien, Mamour,
De cet oracle entends-tu la finesse?
S'il s'agissoit tout de bon de ma niece,
Ce mot O A pourroit bien annoncer
L'or & l'argent qu'elle doit amasser;
Mais, par rapport à toi, le fort, Mignonne,
Rencontre mal: pourtant de la personne,
Pour qui l'on fait la consultation,
Dans sa réponse il suit l'intention;

Ainsi vraiment je n'y puis rien connoître.

OUI, dit BONBEC, il se peut fort bien être
Qu'à mon sujet le sort mente aujourd'hui;
D'ailleurs le Coq qui répondoit pour lui,
Peut bien aussi de l'erreur être cause;
Il paroissoit occupé d'autre chose:
Mais, après tout, il en arrivera,
Bonne Maman, ce que le sort voudra,

SOUVENT un mot a, comme dit ma Tante,
Bien d'autres sens que celui qu'il présente.



CHANT CINQUIEME.

Vulnus alit venis ! & cæco carpitur igni.

(VIRGIL.)

GENS non suspects, qui savent finement
Décomposer d'ici le firmament,
Ont à peu près fait de notre athmosphère,
Le magasin d'un riche Apothicaire :
De cet espace, auquel un Arpenteur
Donne environ sept milles de hauteur,
Ils ont rempli de drogues tous les vuides,
Comme de sels tant alkalis qu'acides,
De nitre pur, d'huile, de soufre en fleurs,
Sans compter l'air, l'eau, le feu, les couleurs,
Et la matiere appelée électrique,
Et l'autre encor qu'on nomme magnétique :
Que fais-je enfin ? Que ne trouve-t-on point ?
On n'en voit rien ; n'importe : le grand point
N'est pas toujours de découvrir la cause,
Mais les effets ; le reste on le suppose.

OR ces savans, dans la partition,
Ont oublié de faire mention,
A mon avis, de certaine matiere,
De même date au moins que la lumiere :
C'est celle, qui, par un charme secret,
A la portée environ du mousquet,

Plus promptement que je ne faurois dire,
 En droite ligne, & l'un vers l'autre attire
 Deux jeunes cœurs de sexe différent.
 Jusqu'aujourd'hui, d'après plus d'un garant,
 Je la nommois un jet de corpuscules:
 Depuis ce mot m'a donné des scrupules,
 Il sent un peu la transpiration;
 Je pencherois plus pour l'attraction;
 Mais il lui faut un nom tout neuf en ique,
 Nommons-la donc la matiere erotique.

DE Néocrite & de CAQUET-BONBEC
 Les jeunes cœurs, lors du premier aspect,
 Flottoient, sans doute, avec le vent arriere,
 Dans un courant de ladite matiere;
 Puisque, pour s'être à peine un instant vus,
 Sans se parler, ces deux pauvres reclus
 Concurent lors, sans y savoir finesse,
 Et l'un pour l'autre une égale tendresse.

Tous deux étoient dans l'âge où l'on est fou,
 Où les cœurs sont d'étoupe & d'amadou;
 Mais de l'amour ces deux tendres victimes,
 Quoique très-près de cœur & très-intimes,
 De domicile étoient un peu plus loin;
 Des deux côtés on gardoit avec soin
 Et Néocrite & la Poule à ma Tante.

MERE Michelle étoit assez contente
 De voir ainsi son ménage augmenté,
 Et comptoit bien de l'hospitalité

Tire

Tirer ses frais au moins sur la jeunesse
Et les profits de sa petite hôtesse.

COMBIEN j'ai vu de ces meres, hélas !
N'ayant pas plus de rentes que d'appas,
Faire en deux jours des fortunes complètes,
En élevant de ces jeunes Poulettes
Par un motif d'amour pour le prochain.

A son retour de chez Calembredain,
La BONBEC fit, à *partie*, bien des gloses
Sur la nature & le rapport des choses
Qu'elle venoit & d'entendre & de voir.

POINT ne mourrai, dit-elle, sans savoir
Comment est fait un Coq ; car sa figure
M'est si présente encor, que je suis sûre
Que je peindrois celle du jeune Clerc
De ce Sorcier : il a vraiment bon air,
Le maintien noble, & l'abord accessible ;
Je trouve aussi de près bien moins horrible
Ce son de voix qui de loin m'effrayoit :
Il m'a semblé même qu'il grasseroit :
Oh ! l'on se fait à son chant, à sa mine.
Je ne vois pas pourquoi la Discoline
M'a peint les Coqs si fiers & si hautains ;
Contr'eux, sans doute, elle avoit quelques grains
De jalousie, étant vieille ; à mon âge
Elle eût tenu, je crois, autre langage.

Oh ! pour le coup Poulette avoit raison ,
Critique humeur dans l'arriere faison ,
N'est pas toujours fruit de l'expérience.

CAQUET-BONBEC toutefois , comme on pense ,
N'étoit pas trop tranquille sur son sort ,
Ce mot O A l'inquiétoit très-fort ,
Y soupçonnant d'autant plus de mystere ,
Que dans le fond elle ne comptoit guere
Que le Devin l'eût bien interprété :
Le ton railleur qu'elle avoit affecté
Sur cet oracle avec mere Michelle ,
Se changeoit lors en une peur réelle ,
Qui jointe encore à son naissant amour ,
Ne lui laissoit repos ni nuit ni jour.

LA vieille mere , en observant Poulette ,
Connut bientôt qu'elle étoit inquiete ;
La prenant donc sur elle avec douceur ,
Elle lui dit : je vois , mon petit cœur ,
Que tu n'es plus si gaie , & je soupçonne
Que cela vient d'ennui ; mais , ma Mignonne ,
Ne pleure pas ; car , ou je ne pourrai ,
Ou bien dans peu , va , j'y remédierai.
Je sens fort bien qu'il est triste , sans doute ,
D'être toujours seule ; ainsi , quoi qu'il coûte ,
Je veux t'avoir quelque bon compagnon ,
Un petit Coq , joli , gentil , mignon ,
Comme toi leste , à peu près de ton âge ,
Tous deux ici vous vivrez en ménage ;

Oh ! tu verras , c'est un plaisir charmant,

Et donc ! reprit Poulette brusquement ;
Y pensez-vous ?... J'aurois cette bassesse !...
Ma Bonne m'a , dès ma tendre jeunesse ,
Trop bien instruite à garder mon honneur :
Moi ! voir un Coq !.. un traître.. un suborneur !.
Va , dit Michelle , en riant , ma Poulotte ,
Tu n'es encor qu'une petite fotte ,
Et tu te fais des fantômes de rien ;
Le beau bijou que ton honneur ! Eh bien ,
En seras-tu pour cela moins honnête ?
Et verra-t-on en écrit sur ta crête ,
Que tu vécus en commerce secret
Avec un Coq galant, jeune & discret ?
Car j'aurai soin qu'il soit de cette espece,

Oh ! mais , de moi ma Bonne est la maîtresse ,
Reprit BONBEC ; sans sa permission
Je ne puis faire une telle action,

CELA veut dire , en vers ainsi qu'en prose ,
Que le marché ne tient plus à grand'chose ;
Fille réduite à ne plus opposer
Que ce moyen , est prête à tout oser,

Ah ! repliqua la mere insidieuse ,
Cette remarque est fort judicieuse ;
Oui , de ta Bonne il faut avoir un peu
Sur tout cela , comme tu dis , l'aveu ,

Vu les bons soins qu'elle eut de ton enfance:
Mais elle t'aime encor malgré l'absence,
Et ne voulant que ton bien, c'est certain
Qu'elle ne peut qu'approuver ce dessein;
En suivant donc le plan que je projette,
C'est prévenir ses vœux pour sa Poulette:
Ainsi, mon cœur, repose-toi sur moi,
Faisons toujours notre affaire; après quoi
J'irai trouver ta Bonne, & l'en instruire:
La pauvre femme, au lieu d'y contredire,
Des deux côtés m'embrassera vraiment,
Et pleurera de joie en l'apprenant.

J'AI souvent vu que ce subtil sophisme,
Quoique fondé sur le probabilisme,
Avait perdu des Poules valant bien
Notre BONBEC; mais je n'en dirai rien.

ELLE étoit jeune, & n'étoit pas munie
D'expérience autant que de génie;
Et puis son cœur n'étoit pas tout d'acier;
Certain penchant pour le Coq du Sorcier
Le prouvoit trop; mais ce maudit oracle
A ses desirs portoit sans cesse obstacle.

DE son côté, que croit-on que faisoit
Lors Néocrite? Hélas! il se mouroit,
Le pauvre enfant, aussi sec qu'une enclume,
D'amour grilloit tout vif dessous sa plume;

Il en perdit le boire & le manger.
Calembredain crut, le voyant changer,
Qu'il s'ennuyoit d'être toujours en cage;
Et, lui faisant jurer d'être bien sage,
Dans son jardin le mit pour prendre l'air;
En quoi pourtant il fit un pas de clerc,
Faute d'avoir consulté sa tablette.

NOTRE Cochet, hors de son épinette,
Ne s'occupa, sans doute, nuit & jour,
Que des moyens d'aller faire sa cour
A sa Poulette : à la fin Neocrite
Un beau matin vous gagne la guérite,
Et bat aux champs ; il n'importe par où ;
L'oiseau captif fait bien d'un petit trou
En faire un grand pour sortir de sa cage.

NOTRE amoureux, étourdi comme un page,
S'en fut trottant par des lieux détournés,
En regardant les Poules sous le nez,
Celles du moins qui de sa douce amie
Avoient un peu la physionomie ;
Car bien qu'hélas ! il n'eût vu son minois
Que par les trous d'un panier, toutefois
D'un jeune amant la vue est si subtile,
Qu'il eût connu sa Poulette entre mille :
Puis ce panier étoit si fort à jour,
Qu'on eût passé le poing tout à l'entour.

OR noterez que ce beau Néocrite,
Comme un Marquis bouffi de son mérite,

Tous les vingt pas chantoit COQUERICO ;
Poule entendant un peu le numéro,
Sait tout d'abord ce que cela veut dire.
L'amour s'étoit chargé de le conduire,
Et le mena si loin, que sur le soir
Notre galant chanta, sans le savoir,
Près de la case où sa chere Poulette
Depuis du temps vivoit dans la retraite.

CE son de voix remuant les ressorts
Du petit cœur de BONBEC, à mi-corps
Par la chaudiere elle avance, & se montre.
Cochet la voit, accourt à sa rencontre,
Entre soudain ; aux genoux de BONBEC
Se précipite, & prend avec respect
Un doux baiser sur sa petite patte.
Enfin, dit-il, si l'amour ne me flatte,
Je vous revois, cher objet de mes vœux.
(Mere Michelle, heureusement pour eux,
Etoit pour lors absente.) Quand Poulotte
Vit à ses pieds ce Coq, la pauvre sotte
Trembla d'abord ; puis dans une vapeur
De cet instinct que nous nommons pudeur,
Elle lui dit : vous prenez pour un autre
CAQUET-BONBEC ; quelle audace est la vôtre,
D'oser entrer où je suis tout de go ?
Apprenez donc, Monsieur COQUERICO,
Que l'on n'est point une de ces Poulettes
A qui l'on vienne ainsi conter fleurettes.

PRENEZ-VOUS-EN, dit Cochet, à l'Amour,
Belle BONBEC; dans ce bienheureux jour
Où je vous vis chez le Devin mon Maître,
Vos doux appas dans mon cœur firent naître
Un certain feu qui me brûle tout vif:
De Néocrite excusez le motif,
Il est honnête; & sans mentir, ma Reine,
En fait d'amour vous aurez mon étrenne.

S'IL est ainsi, dit la jeune CAQUET,
Que vous vouliez être sage & discret,
Je pourrai bien, de l'aveu de ma Bonne,
N'étant pas libre encor de ma personne,
A Néocrite un jour avoir l'honneur
De présenter & ma patte & mon cœur.

QUE ces amours, me dira-t-on, font drôles!
Ces deux amans font-là de plaisans rôles.
Mais voudroient-ils, ces censeurs scrupuleux,
Que des Poulets fissent l'amour comme eux?
Ont-ils appris ces tendres balivernes
Qu'on lit par-tout dans les Romans modernes?

Nos galans donc en étoient restés-là,
Quand par malheur un voisin appella
Mere Michelle: Ah, ciel! dit la petite,
Sortez d'ici, fuyez, cher Néocrite,
Voici la mere à deux pas, je l'entends,
Je tremblerois qu'elle vous vît céans;

J'ai des raisons trop longues à déduire,
Demain, mon cher, je pourrai vous les dire;
Dès le matin ici venez me voir,
Nous ferons seuls; adieu, partez, bon soir.

COCHET sortit, la mere entra, Poulette
Bailla d'ennui d'avoir été seulette.



CHANT SIXIEME.

Pœnaque graves in coelibe vitâ.

(AUSON.)

COMMENT veut-on que l'homme soit heureux ?

Il ne met point de bornes à ses vœux ;
Loin de jouir, il desire sans cesse,
Le bien qu'il a, foiblement l'intéresse ;
Ce qui lui manque est un vrai bien pour lui :
Il passe ainsi tous ses jours dans l'ennui,
Et meurt enfin, dupe de son délire.
Quand je dis l'homme, on sent que je veux
dire

Aussi la femme, à plus forte raison.
Tous les mortels, par ce fatal poison,
Sur leurs plaisirs répandent l'amertume ;
Entouré d'or, & veauté sur la plume,
De son ferrail, le délicat Crésus,
D'un œil jaloux voit la fanté d'Irus ;
L'appétissante & tranquille vestale,
Dont tout le soin est d'aller de sa stalle
Dans le parloir babiller tour à tour,
Et d'apprêter son café chaque jour,
Voudroit encor tâter du mariage,
Sauf à porter les peines du ménage.

Qui peut avoir tous les biens ici-bas ?
Ni vous, ni moi, ni cette Poule, hélas !
Dont il me reste à vous conter l'histoire.

LORSQUE Michelle eut recours au gri-
moire

Pour consulter d'une niece le cas,
La bonne mere alors ne mentoit pas ;
Car en effet elle en possédoit une,
Dont toutefois l'état & la fortune
Ne l'intriguoient pas plus que de raison :
Elle servoit en très-bonne maison,
Chez un curé vieux & rongé de gouttes,
Maîtresse en plein, comme elles le sont
toutes.

Or cette niece avoit précisément
Ce jour-là fait à sa tante présent
D'une Poularde en vie, & que Michelle
Venoit ce soir de rapporter chez elle,
Comptant la vendre, ou bien avoir avec,
En l'échangeant, un mari pour BONBEC.

J'IRAI trouver, disoit tout bas la mere,
Le Coquetier mon voisin, mon compere ;
Cette Poularde est grasse, &, troc pour troc,
J'aurai, c'est sûr, avec elle un bon Coq.

MICHELLE donc, l'enfermant sous la cage,
Et dépêchant un très-chétif potage,

Dans son grabat étend ses vieux appas.
 BONBEC alors s'en fut à petits pas
 Lorgner un peu la nouvelle venue :
 On le pouvoit ; car la lune cornue ,
 Par les panneaux , éclairoit librement
 Tous les recoins du pauvre appartement.

VOTRE BONBEC faisoit une corvée ,
 Me dira-t-on ; la dernière arrivée
 Doit prévenir... Le cas n'est pas douteux ;
 Poulette & moi , nous le savions tous deux ;
 Mais outre que l'autre étoit enfermée ,
 CAQUET-BONBEC , par des Nonnes formée ,
 Prenoît peu garde à la formalité ,
 Pour contenter sa curiosité ,
 Puis , entre nous , les propos de la mere
 A tout cela donnoient l'air de mystere ,
 CAQUET pouvant soupçonner que c'étoit
 Le compagnon qu'elle lui promettoit.

MAIS , ô surprise ! A peine nos femelles
 L'une sur l'autre ont fixé leurs prunelles ,
 Que toutes deux de plaisir & d'effroi ,
 Disent ensemble : & quoi ! mon cœur , c'est toi !
 C'est Bon... c'est Leu... c'est Bonbec ! c'est
 Leucote !

Puis , à travers la cage , on se baisotte.
 Que j'ai de joie à te voir , dit BONBEC !
 Je te croyois bien morte du coup sec

Que te donna le manant ; mais , ma chere,
Ton embonpoint prouve assez le contraire :
Conte-moi donc ce qui t'est arrivé.

AH ! dit Leucote , il m'étoit réservé
De traîner , las ! une bien triste vie :
A mon état ne porte pas envie ;
Que sert , ma sœur , de crever d'embonpoint ,
D'autres plaisirs lorsqu'on ne jouit point ?
Tu fais qu'après m'avoir cassé la jambe ,
Le scélérat venoit d'un air ingambe
Fondre sur moi ; quand survint par bonheur
Un vieux quidam mis comme un Directeur
De nos Nonnains ; mais j'ai , depuis en cage ,
Su qu'il étoit le Curé du Village.
A son aspect , le coquin s'arrêta ,
Et mon Curé me prit & m'emporta ,
Non toutefois sans tancer d'importance ,
Et menacer l'autre de la potence ,
(Je voudrois bien savoir de bonne foi
Lequel des deux avoit plus droit sur moi .)
Pour abrégér , je te dirai , ma mie ,
Qu'ayant été long-temps évanouie ,
Je me trouvai , sans trop savoir comment ,
Dans l'épinette assez étroitement :
Ma jambe étoit remise avec adresse ;
Mais entre nous , je crains , dans ma foiblesse ,
Qu'on ne m'ait fait quelque opération ;
J'en ai toujours quelque suspieion ;

Depuis sur-tout qu'on me nomme Poularde,
Et qu'aucun Coq presque ne me regarde;
Car, à propos de Coqs, va, mon enfant,
Je les connois à merveille à présent;
Ce sont, ma foi, des oiseaux faits à peindre,
Et qui ne sont, je crois, point tant à craindre...

VA, va, poursuis, ma chere, Dieu merci,
Lui dit BONBEC, je les connois aussi...

JE les voyois donc avec étalage,
Reprit Leucote, à travers de ma cage,
Galantifer des Poules qui, ma foi,
Sans vanité, valoient bien moins que moi,
Tu juges bien, toi, qui me fais très-vive,
Si j'enragois, las! de me voir captive;
Ma chere sœur, c'est à périr d'ennui.
Que l'on est rude aux Poules aujourd'hui!
Car nous étions environ douze ou treize
Dans l'épinette assez mal à notre aise,
Qui nuit & jour maudissions notre sort;
J'ai désiré dix mille fois la mort.
Eh quoi! disois-je, est-ce que la nature
Me fit pour vivre ainsi dans la clôture;
Quel sort cruel! A peine, hélas! bravant
Tous les dangers, j'échappe du Couvent,
Que dans les fers je me retrouve encore!...
O destinée! est-ce en vain qu'on t'implore?
Si dans nos cœurs tu plaças les desirs,
Et ce penchant si vif pour les plaisirs,

A quel dessein?... Par quelle inconséquence
Nous en ôter la libre jouissance ?
Dans mon chagrin, c'étoit ainsi qu'au fort
Je m'en prenois, peut-être bien à tort :
Ce qui sur-tout me surprend & me passe,
C'est d'avoir pu devenir là si grasse.
Mais il faut dire aussi que ce Curé
En Gouvernante avoit bien rencontré ;
Elle étoit jeune, & se nommoit Anchine,
Fille à deux mains, entendant la cuisine,
Et cætera, qui venoit tour à tour
Nous appâter au moins trois fois par jour ;
Or il faut bien, n'en eût-on pas envie,
Que l'on engraisse en menant telle vie.
Ôh ! quant à moi, je n'engraifferois pas,
Lui dit BONBEC ; car je ne fais nul cas,
Sans liberté, de la meilleure chère.
Quoi qu'il en soit, la fine ménagère,
Reprit Leucote, amenoit vers le soir,
De temps en temps son maître pour nous
voir :

Tu n'aurois pu te retenir de rire,
Ma chère amie, en voyant ce vieux Sire,
Le chef couvert d'un vilain bonnet gras,
Sa canne en main, s'étayant sur le bras
De sa servante, enfin se mettre en route ;
Car le bonhomme avoit gagné la goutte
Depuis long-temps, dit-on, par trop d'ardeur
A cultiver la vigne du Seigneur.

On nous faisoit donc passer en revue
Devant ses yeux ; & la Bonne entendue,
Nous soulevant alors, ne manquoit point
De lui louer sur-tout notre embonpoint :
Remarquez bien, Monsieur, cette Poularde,
Comme elle est grasse... oui-dà... je vous la
garde,

Nous souperons avec, Dimanche au soir ;
J'ai, voyez-vous, sans me faire valoir,
Autant de soin au moins de nos volailles,
Que vous, Monsieur, en avez de vos ouailles ;
Ce qui pourtant m'y porte, en vérité,
C'est l'intérêt seul de votre santé.

Oh ! va, j'en suis persuadé de reste,
Répondoit-il ; aussi je te proteste
Que j'aurai soin que dans mon Testament
Tu sois couchée avantageusement.

Pour t'achever mon histoire, ma chere,
Je te dirai que notre ménagere,
Dès que son maître avoit la moindre toux,
Venoit choisir d'abord une de nous,
Et lui coupoit la gorge tout de suite.
Quel triste sort ! Sur-tout quand par la fuite
On ne sauroit l'échapper ! Or un jour,
(C'étoit, hélas ! apparemment mon tour,)
Au saut du lit la redoutable Anchine
Vint me saisir, d'une main assassine

Tenant déjà le funeste couteau ;
Je n'avois pas beaucoup peur pour ma peau ,
Pour moi la vie avoit si peu de charmes ;
Mais je versai cependant quelques larmes ,
Je m'en souviens , en me disant tout bas :
Quoi ! faudra-t-il que je périsse , hélas !
Si jeune encor , & de mort violente ,
Sans avoir eu la douceur consolante
De voir à l'aise un pauvre petit Coq ?
Je n'avois plus qu'un pas jusques au croc ,
Quand , par bonheur , la servante cruelle
Soudain entend son patron qui l'appelle ;
Dans l'épinette alors me renfermant ,
Elle y court vite , & , presqu'au même instant ,

Des cris aigus par tout le presbytere
Se font entendre : ô ciel ! quelle misere !
Mon pauvre maître !... il n'est plus !... il est
mort !

Et sans tester , qui pis est ; ah ! quel tort
Ce prompt trépas me cause ! le bonhomme
M'auroit légué sûrement quelque somme ;
Il me l'avoit encor dit depuis peu :
Eh , quoi ! partir ainsi sans dire adieu !...

C'ÉTOIT bien vrai ; sa goutte remontée
Dans sa poitrine assez mal affectée ,
Pour mon salut , en un *Miserere* ,
Avoit enfin fait partir mon Curé ,

Sans passeport, & sans graiffer ses bottes,
Pour le pays où l'on va sans culottes.

ANCHINE alors, s'appercevant fort bien
Que tant pleurer n'avanceroit de rien,
Crut, avant tout, devoir, en sage fille,
Comme l'on dit, faire sa pacotille:
La pauvre enfant ne faisoit aucun tort,
C'étoit, hélas! l'intention du mort;
Car il avoit bien promis de la faire,
Comme j'ai dit plus haut, sa légataire:
Elle eut bientôt nettoiyé la maison,
Séquestrant tout; or dans sa cargaison
Je fus comprise; & tantôt à sa tante,
Que tu vois là sur ce grabat ronflante,
Elle m'offrit en présent; c'est ainsi,
Chere BONBEC, que je me trouve ici.

LORSQUE Leucote eut fini son histoire,
Notre CAQUET lui fit, comme on peut croire,
La sienne, au moins à peu près, à son tour;
Puis on dormit; & dès le point du jour,
Mere Michelle emporta sa campine.
CAQUET-BONBEC, à ce qu'on dit, fit mine
De larmoyer un peu de son départ;
Mais c'est un conte, & de très-bonne part
J'ai su depuis qu'elle en fut au contraire
Très-satisfaite; & la raison est claire:
Notre Poulette attendoit, comme on fait,
Ce matin-là son amant le Cochet;

Et lorsqu'ainsi tête à tête on jabotte ,
Un tiers toujours vient de trop : puis Leucote
Etoit jolie ; à de jeunes appas
La graisse blanche au fond ne messied pas ;
Et Néocrite enfin pour la poularde
Pouvoit très-bien , à travers de sa barde ,
Se prendre aussi de belle passion :
Fi ! direz-vous , quelle inclination !
C'est vrai ; pourtant le goût est si bizarre ,
Que , de nos jours , celui-ci n'est pas rare.



CHANT SEPTIEME.

Principium dulce est, sed finis amoris amarus.

(OVID.)

LES habitans de l'Olympe autrefois
Dans ce bas monde avoient tous des emplois:
Le bon Jupin ne pouvoit pas tout faire;
Et puis, d'ailleurs, il étoit nécessaire
De les tirer de leur oisiveté;
On ne fauroit toute une éternité
Manger & boire, ou courtiser des belles:
Je ne dis rien des Déités femelles,
Qui fort souvent faisoient plus d'un métier;
Je parle ici des Dieux au grand collier,
Et crois devoir les taxer d'injustice
D'avoir chargé Cupidon de l'office,
Que l'on lui voit exercer ici-bas.
Ce pauvre enfant, pas plus haut que mon bras,
A plus d'ouvrage à lui seul, ce me semble,
Dans l'Univers, que tous les Dieux ensemble:
Ne faut-il pas qu'il y rode par-tout,
De jour, de nuit, de l'un à l'autre bout?
Il a, dit-on, deux ailes pour s'ébattre...
Eh bien! après, quand il en auroit quatre...
Mercure aussi lui sert d'aide-de-camp
Quand il le veut, Oui, mais c'est en
payant:

C'étoit bien pis autrefois, que l'usage
Vouloit qu'Amour fît chaque mariage;
Mals à présent il ne s'en mêle plus,
Il a cédé ce droit au Dieu Plutus.

Quoi qu'il en soit, par extraordinaire,
Il voulut bien se mêler de l'affaire
De Néocrite & de CAQUET-BONBEC;
Après avoir au galant fait le bec,
Et mis un peu d'ordre dans sa toilette,
Il le mena tout droit chez sa Poulette,
A l'heure dite, & même un peu devant:
En cas pareil, la montre d'un amant
Doit avancer de plus d'une minute:
Le jeune Coq entra de haute lute,
On l'attendoit; après quelques propos,
Tels qu'ils le font d'ordinaire, assez fots,
Ainsi parla la Poulette à ma tante.

CHER Néocrite; avant que je consente
A vos desirs, je mets, écoutez bien,
Dans mon marché deux clauses, sans quoi, rien;
Primò, je veux, comme l'honneur l'ordonne,
Avoir sur-tout l'agrément de ma Bonne;
Secondement, je veux avoir aussi
Sur mon destin l'esprit bien éclairci.
Que plût au ciel jamais par votre gorge
N'eussent passé ces deux maudits grains d'orge,
Qui firent prendre, avec peu de rapport,
Le mot OA pour la clef de mon sort!

Vous souvient-il du sens que votre Maître
Sut lui donner? Mais vous crûtes peut-être
Que je n'entrois pour rien dans tout cela;
Détrompez-vous, la mere ne parla
Qu'à mon sujet sous le nom d'une niece.

A ce métier j'entends très-peu finesse,
Reprit le Coq; mais que j'en suis piqué!
Quel joli fort je vous eusse croqué,
Si j'eusse cru lors décider du vôtre!
Calembredain, au reste, comme un autre,
Sur un tel mot Latin, Arabe ou Grec,
Peut se tromper très-bien, belle BONBEC;
Je n'en tiendrois nul compte à votre place;
Si cependant trop fort il vous tracasse,
On peut encor vous ôter ce souci:
J'ai certain oncle à deux milles d'ici,
Vieux Coq habile, & qui fut Caudataire
D'un Salien riche Commendataire;
Il vit tout seul du grain que lui laissa
Son défunt Maître avant qu'il trépassa;
Si vous voulez partir sous ma conduite,
Nous l'irons voir; & de là tout de suite,
Dès qu'il aura tiré l'Oracle au net,
Nous reviendrons présenter un placet
A votre Bonne, afin qu'elle consente...

OUIDA, reprit la Poulette à ma Tante,
L'arrangement est assez de mon goût;
Pourtant je crois qu'à mon âge sur-tout,

Il ne sied pas qu'une Poulette honnête
Avec un Coq coure ainsi tête à tête.

QUE craignez-vous, adorable BONBEC,
Dit Néocrite ? Ah ! pour vous mon respect
Est un garant bien sûr ; je vous proteste
Que votre honneur ne risque pas un zeste ;
J'en aurai soin tout autant que du mien.

HONNEUR de Coqs, hélas ! ne tient à
rien ;

Ne prêtez point, fillettes, sur tel gage,
Vous offrit-on encore pour ôtage
Ce vieux respect qui garde les manteaux
Depuis le temps des MACÉS, des GOMBAUDS,
Le vôtre au fond tient-il bien davantage,
Jeunes Beautés, dans ce siècle peu sage ?
Ce cher honneur, ce bijou précieux,
Et pour lequel jadis, sautant aux yeux,
Vous vous armiez de pincettes, de tringles,
Las ! ne tient plus souvent qu'à deux épingles.

MAIS, que m'importe à moi ? Notre BONBEC,
Se fiant donc au prétendu respect,
Consent à tout ; puis sans faire à Michelle
Le moindre adieu, décampe de chez elle,
Et sur le champ part avec son Cochet :
Poule bientôt a trouffé son paquet.

QUOIQUE ce fût sa seconde sortie,
BONBEC n'étoit tranquille qu'en partie,

Des maux passés le cruel souvenir
Fait redouter des risques à venir.
Ah ! disoit-elle , il faut que je sois folle
Affurément , d'oser sur la parole
D'un jeune Coq , courir je ne fais où ,
Et toute seule avec lui le guildou :
Oui , plus je songe à ce conseil si sage
De Discoline , & plus de ce voyage
Je crains l'issue... Elle n'avoit pas tort :
Mais il falloit y réfléchir d'abord :
Que dis-je ? bon , Poulette étoit Françoise ,
Notre Cochet lui dit une fadaïse :
BONBEC sourit , plus ne fut question ,
Ni de remords , ni de réflexion.

LE couple alerte , & redressant la queue ,
Avoit déjà fait demi-quart de lieue
Fort sagement ; quand d'un air rodомont
Un Coq puissant se présenta de front.
Par sa fierté , sa force & son courage ,
Ce Seigneur-là passoit dans son Village
Pour l'Alexandre & l'Achille des Coqs ;
Dans vingt duels & dans autant de chocs ,
On l'avoit vu remporter la victoire ;
Il se nommoit Agénor ; & l'histoire
Fait mention que les Coqs d'alentour
N'avoient jamais que son reste en amour.

CE Coq bretteur vers nos amans s'avance ,
Lorgne BONBEC , lui fait la révérence ,

Et regardant son jeune conducteur
Avec mépris, lui dit d'un ton railleur :

DEPUIS le temps, beau mignon de couchette,
Que tu conduis cette jeune Poulette,
Tu dois avoir grand besoin de repos,
Va-t-en donc, pars, & me tourne le dos,
Je veux servir d'escorte à la petite.

Qui, toi !... reprit fièrement Néocrite,
Et pour qui donc me prends-tu ? Laisse-nous,
Passe, crois-moi, ton chemin... Ah ! tout doux,
De bonne grace ici qu'on me la quitte,
Je ne vaux rien pour le peu qu'on m'irrite,
Dit Agénor, en appliquant fort sec
Un bon coup d'aile à Cochet sur le bec.

DE cet insulte indigné, Néocrite
Sur Agénor soudain se précipite,
Et l'on commence un duel furieux :
Le feu leur sort des crêtes & des yeux,
Tous les ergots sont tirés : l'Angleterre
Ne vit jamais entre Coqs telle guerre.

A ce combat tout l'Olympe attentif
Déjà prenoit un intérêt très-vif,
Et Mars sur-tout, quand le Dieu de Cythere
Lui défendit, de par Vénus sa mere,
De s'en mêler, ni de près, ni de loin,
Voulant tout seul se charger de ce soin ;

Et

Et bien en prit au pauvre Néocrite,
Dont l'ame étoit à moitié déconfite :
Encouragé d'un souffle de l'Amour,
Sur son rival il s'élance à son tour,
Jusqu'à la garde, au flanc gauche, le perce
D'un coup d'ergot ; tombant à la renverse,
Agénor meurt, en jurant comme un chien.

MAIS par malheur la BONBEC n'en vit rien :
A la tournure, hélas ! de la bataille,
Jugeant bientôt son amant sur la paille,
Poulette avoit pris le parti tout net
De se sauver vite, en criant au guet.
Un coquetier, qui, dans cette entrefaite,
Passoit par-là, conduisant sa charrette,
La voit, la prend, & la met promptement
Dans un panier tout vuide ; en ce moment,
D'un air vainqueur accourant NÉOCRITE,
S'élance après ; le manant tout de suite
Le prend au corps, malgré ses coups de bec,
L'enferme en cage avec CAQUET-BONBEC,
Fouette sa roffe, & fort content sans doute
De ce hazard, poursuit gaiement sa route.

LA plume ici me tombe de la main...
C'étoit donc là le dernier coup enfin
Que tu tramais dans ton ame intrigante
Contre l'honneur de la Poule à ma Tante,
Frippe d'Amour ! avec toi l'on ne peut
Le garder donc si long-temps que l'on veut ?

LE voiturier , pour terminer l'histoire,
A dit depuis , à qui l'a voulu croire,
Que par trois fois en route il remarqua
Que le panier de nos galans craqua;
Que la Poulette , (ils n'avoient pas leurs aîses)
Fit de grands cris ; que dans les parentheses
Le Coq chanta... Mais cela ne dit rien,
Et le tout vint jusqu'à la ville à bien.

L'HOMME aux Poulets arrangea sur la paille,
Dans le marché, proprement sa volaille,
Suivant l'espece, attendant les chalands.
L'Ordonnateur des grands événemens,
Voulut encor que BONBEC & Leucote,
Chacune avec une mine assez fotte,
A point nommé se rencontraient-là:
Après le cri d'usage, *ah! te voilà!*
Leucote dit: ce coquetier, ma chere,
Est justement celui chez qui la mere,
Comme tu fais, de moi fut faire un troc;
Il lui promit, n'ayant point lors de Coq,
D'en rapporter un du marché; sans doute
Celui qu'il a, dit-on, pris dans sa route,
Est destiné pour Michelle; en effet,
On ne l'a point mis en vente. A ce trait,
Qui décidoit du sort de Néocrite,
CAQUET-BONBEC gémit; car la petite
Perdoit, hélas! un des plus beaux amans.

MA Tante enfin, qui depuis si long-temps

Avoit pleuré la perte de sa Poule,
Vint au marché, se mêla dans la foule;
La bonne femme avoit précisément
Toute la nuit rêvé d'accouchement,
De Coq, de Poule, & toutes ces idées
Dans sa cervelle étoient fort mal fondées.
Ma Tante donc avance, & tout d'abord,
Ah! qui pourroit exprimer son transport!
Voit dans un coin sa trop chere Poulette,
La reconnoît, sans marchander l'achette,
Et la rapporte au logis dans ses bras:
De joie alors ne se possédant pas,
Ma Tante semble être hors d'elle-même;
Sur ses genoux, dans sa tendresse extrême,
Elle la met, baise son petit bec,
En s'écriant, chere CAQUET-BONBEC,
Je te retrouve enfin, mon petit ange:
Côte-moi donc ton aventure étrange:
Dans ton Couvent on fit courir le bruit
Que quelque fouine, hélas! pendant la nuit
T'avoit croquée; à mon retour, Mignonne,
J'ai mille fois maudit la vieille Nonne.

CAQUET-BONBEC, à ce mot de Couvent,
Fit un soupir... Je ne fais rien souvent,
Qui gêne plus qu'un excès de tendresse,
Sur-tout encor des Bonnes, qui, sans cesse,
Veulent savoir jusqu'au moindre détail
De certains faits qui ne sont de leur bail;

Mais Dieu fait comme on leur en fait accroire.

CAQUET-BONBEC alloit de son histoire
Faire un récit ajusté de son mieux,
Quand tout-à-coup elle s'écrie... ô Dieux!...
Ahi!... Je sens une colique affreuse...
Je n'en puis plus... La bonne officieuse
Lui fait chauffer bien vite un peu de vin,
Puis doucement la frotte avec la main:
Un second cri derechef l'inquiete;
Ma Tante alors croit sentir sous Poulette
Je ne fais quoi de rond comme un éteuf,
Elle le tire, & trouve... ah Ciel!... un œuf.

FIN.

Bayerische
Staatsbibliothek
München



Bibl. erot.
Fr. Krenneri.

1652 - - -

Boufflers, Stanislaus-Jean de,

Oeuvres du chevalier de Boufflers

Genève 1782

Rem.IV 1652

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10781162-4

VD18 14644460-001